

UNIVERSITE DE PARIS VIII

U.F.R. PSYCHOLOGIE, PRATIQUES CLINIQUES ET SOCIALES

MEMOIRE DE MAITRISE

ETUDES DE PSYCHOLOGIE CLINIQUE ET PATHOLOGIQUE

**BIOGRAPHIE CRITIQUE
D'UN PSYCHOLOGUE CLINICIEN**

FABRICATION D'UNE PSYCHANALYSTE

Présenté par

Nathalie SCHLATTER épouse MILON

Juin 1998

Séminaire dirigé par

Tobie NATHAN

sous la supervision de

Viviane ROLLE-ROMANA

Remerciements

Je remercie Tobie Nathan pour son enseignement et son approche théorique qui m'ont ouvert des pistes de réflexion tout à fait novatrices et percutantes sur les mystères de l'être humain et m'ont ainsi permis de m'engager dans ce premier travail de recherche.

Je tiens à témoigner ma reconnaissance à Laure qui tout au long de cette aventure a fait preuve de disponibilité et d'intérêt à ma recherche. La confiance qu'elle m'a accordée et sa sensibilité ont contribué de manière évidente à l'aboutissement de mon entreprise.

J'adresse tout particulièrement ma gratitude à Viviane Rolle-Romana pour sa capacité à décrypter le tréfonds de mes idées et à me le rendre évident. Sa proximité, son humanité et son réconfort ont eu raison de mes périodes de doute et de tous ces moments difficiles que traverse la genèse d'un mémoire.

Je remercie toute l'équipe du CMPP pour son soutien, ses conseils et les moments privilégiés d'échanges que chacun d'entre eux a engagés avec moi dans cette cuisine, lieu de passage propice à de longues et informelles conversations théoriques.

J'exprime enfin mes remerciements les plus tendres à mes filles et à mon mari qui ont accepté que je les abandonne un certain temps au profit de mes études. Sans leur patience, leur compréhension et leur soutien, ces mois de travail auraient été insurmontables.

SOMMAIRE

0. INTRODUCTION -----	4
0.1. DU SUJET INITIAL ...	4
0.1.1. Ma motivation	4
0.1.2. Quand le terrain de recherche est impossible	5
0.1.3. L'opportunité du terrain de stage	5
0.2. ... AU SUJET DEFINITIF	6
0.2.1. Questionnements	6
0.2.2. Propositions	7
1. THEORIE -----	9
1.1. QUESTION DE FABRICATION	9
1.2. QUESTION DE TRAUMATISME	11
1.3. POSITION DE LA PSYCHANALYSE	12
2. HYPOTHESE ET METHODOLOGIE -----	14
2.1. HYPOTHESE	14
2.2. METHODOLOGIE	14
2.2.1. Grille d'analyse	15
2.2.2. Nos rencontres	15
2.2.3. Mes difficultés	16
2.2.4. Analyse des relations	17
2.2.4.1. <i>Mon transfert</i>	17
2.2.4.2. <i>Effet de mon travail sur Laure</i>	20
3. LES DONNEES -----	21
3.1. STATUTS PROFESSIONNELS ET LIEUX D'EXERCICE	21
3.1.1. Les activités	21
3.1.2. Les malades	22
3.2. BIOGRAPHIE DU PSYCHOLOGUE CLINICIEN	23
3.2.1. Chronologie	23
3.2.1.1. <i>Enfance et adolescence</i>	23
3.2.1.2. <i>Envol</i>	24
3.2.1.3. <i>Journaliste</i>	25
3.2.1.4. <i>La décision</i>	25
3.2.1.5. <i>Les études de psychologie</i>	28
3.2.1.6. <i>Premiers postes</i>	30
3.2.1.7. <i>Ouverture d'un cabinet privé</i>	31
3.2.2. Influences	33
3.2.2.1. <i>Analyse</i>	33
3.2.2.2. <i>Affiliation</i>	33
3.2.2.3. <i>Formation</i>	34

3.2.3. Pratique actuelle au CMPP	36
3.2.3.1. <i>Prolégomènes</i>	36
3.2.3.2. <i>La topographie du bureau</i>	37
3.2.3.3. <i>Vignettes cliniques</i>	38
3.2.3.4. <i>Conclusion</i>	52
4. DISCUSSION -----	53
4.1. ELEMENTS DE TECHNIQUE, OUTILS	53
4.2. IMPRESSIONS GENERALES	55
4.3. CARREFOURS	57
4.4. CONCLUSION ?	59
5. EPILOGUE -----	60
6. REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES -----	62

0. INTRODUCTION

Avec l'ethnopsychiatrie, Tobie Nathan nous invite à voir autrement la psychopathologie. Cette approche théorique, par ses trois facettes, théorique, méthodologique et clinique propose un panachage étonnamment heuristique qui contraint le thérapeute à être perpétuellement créatif dans sa pratique et dans ses élaborations théoriques. Rien n'y est figé. Les patients n'y sont pas étiquetés. Elle invite à la créativité.

Pour l'étudiante en Maîtrise de Psychologie Clinique et Pathologique que je suis, elle est venue ouvrir des pistes de réflexion tout à fait novatrices et attrayantes. Dans le contexte de la rédaction du mémoire, j'ai eu envie de m'inscrire dans cette dynamique méthodologique et théorique. J'ai voulu aller plus loin en commençant par l'aventure de ce premier travail de recherche. Mais je ne savais pas vers quoi je m'engageais.

Reportons-nous en octobre 1996...

0.1. DU SUJET INITIAL ...

0.1.1. MA MOTIVATION

Mon choix originaire s'était porté sur *l'observation du moment de la prescription du médicament en consultation psychiatrique* en raison de mon passé scolaire et universitaire, mais aussi de mon expérience professionnelle en milieu hospitalier comme assistante sociale ¹. En effet, après avoir obtenu un baccalauréat scientifique (ancien bac C), j'ai entrepris des études de Pharmacie que j'ai abandonnées à la suite de problèmes de santé. Des raisons personnelles et un contexte particulier ont donné à mes études une nouvelle impulsion tout en me faisant amorcer un virage dans mes désirs professionnels. Je suis devenue assistante sociale et j'ai découvert l'enseignement bien que superficiel de la Psychologie, fondement de ma reprise d'études au sein du cursus PsychoCNED quelques années plus tard.

¹ A vrai dire, à la première lecture des sujets proposés par Tobie Nathan, j'ai été immédiatement attirée par le sujet n°1 concernant *la fabrication d'un médicament* (un peu comme par retour vers mes primes amours...) mais je me suis laissée persuader de ne pas le retenir. Les raisons qui m'y ont poussée tournaient autour de la difficulté d'élaborer une problématique pertinente en lien avec la relation clinique, la crainte peut-être de ne pas savoir faire la part des choses entre l'approche physico-chimique et la recherche clinique. Influencée par ces a priori, je me suis "reportée" sur le sujet n°7.

0.1.2. QUAND LE TERRAIN DE RECHERCHE EST IMPOSSIBLE

A la rentrée 97, ma première étape fut de trouver un praticien volontaire pour livrer ses consultations au jeu de mes observations et m'offrir ainsi un exceptionnel laboratoire naturel. Mais c'était sans compter avec l'éthique professionnelle des psychiatres ! Tous ceux que j'ai contactés ont fait appel à elle d'emblée pour cautionner leur position de refus. Certains se sont situés sous le couvert du Conseil de l'Ordre et ont argué qu'à minima, ils avaient besoin de son aval. D'autres m'ont opposé qu'en libéral, la situation d'entretiens de recherche est irréalisable et m'ont renvoyée auprès des équipes de secteur prétextant que la population accueillie en ces lieux était censée avoir l'habitude de rencontrer d'autres intervenants que le thérapeute lui-même ! D'autres encore ont argumenté que les patients venant consulter en libéral sont supposés ² ne vouloir rencontrer qu'un interlocuteur et que par conséquent la présence d'un stagiaire était impossible à intégrer dans le dispositif thérapeutique. Certains, enfin, n'ont pas pris le temps de m'écouter et ont utilisé leur secrétariat pour m'opposer une fin de non recevoir. Au final, le dernier psychiatre interpellé, professeur en psychiatrie, chef de service et enseignant à la faculté de Médecine a déclaré immédiatement la non faisabilité de mon sujet que lui-même refuserait à ses internes, de surcroît en psychiatrie.

Les semaines passaient, l'inquiétude et la lassitude commençaient à me ronger. Il me fallait donc changer de sujet...

0.1.3. L'OPPORTUNITE DU TERRAIN DE STAGE

En parallèle à ce "parcours du combattant", je me suis attachée à rechercher un terrain de stage. Mon stage de Licence s'étant déroulé dans un service de Gériatrie, il me fallait ouvrir vers la population des enfants et des adolescents. Face à l'insuffisance de l'offre, j'ai entamé mon stage de Maîtrise au sein d'un CMPP d'une petite ville de province. L'équipe en place était composée d'un médecin psychiatre d'orientation psychanalytique (il ne prescrit par conséquent jamais de médicament !), de deux psychanalystes, de deux thérapeutes et d'un psychologue (ils se sont présentés ainsi). Deux d'entre eux présentent en plus une formation de thérapeute familial psychanalytique dont un intervient en collaboration avec la psychomotricienne dans le cadre d'un groupe thérapeutique d'enfants.

² qui suppose cela ? La théorie évidemment...

Mes activités se sont résumées à l'observation des premiers entretiens dits de diagnostic (six en moyenne), aux synthèses hebdomadaires (dont la durée variait de 1 heure à 1 heure 30) et après avis de l'équipe aux réunions institutionnelles trimestrielles. Je n'ai pas eu le droit d'assister à la mise en place des thérapies, ni aux réunions de service qui précèdent les synthèses. Dans le cadre des entretiens préliminaires, rares sont ceux qui ont accepté ma présence au-delà de la seule première séance ou exceptionnellement aux deux premiers entretiens.

0.2. ... AU SUJET DEFINITIF

0.2.1. QUESTIONNEMENTS

Un peu déconcertée, certainement déçue mais surtout inquiète à l'idée de ne pas maîtriser l'élaboration de mon mémoire, je me suis dit qu'il fallait que j'utilise la richesse due à la diversité des thérapeutes de mon terrain de stage comme nouvelle source de sujet tout en gardant le point de vue ethnopsychiatrique. De retour à la liste des sujets proposés, un seul m'a paru pertinent en raison de deux constats :

- 1) J'avais pu assister à plusieurs "premiers entretiens" différents menés par chacun des thérapeutes. J'avais remarqué d'emblée une différence dans leur façon d'établir la relation clinique, de mettre en place un cadre que je qualifierais déjà de thérapeutique. Ces anamnèses qui situent les premiers entretiens comme des séances d'évaluation et d'orientation vers une thérapie adaptée m'avaient conduite à m'interroger sur les référentiels théoriques de chaque thérapeute et sur leur technique propre. Ma présence à une réunion institutionnelle trimestrielle dont le thème était

"La psychanalyse :

- au CMPP,*
- dans le CMPP,*
- et le CMPP,*
- comme référence théorique principale ?"*

a alors renforcé ce questionnement.

- 2) Si tous les psychologues en place étaient cliniciens et affirmaient se référer à la psychanalyse dans leur pratique, il est ressorti, dans leur manière de se présenter, que chacun d'eux donnait à cette théorie, base de sa technique par ailleurs, un sens et une importance personnalisés et univoques inspirés précisément d'écoles différentes. De mon

regard de stagiaire, il m'est apparu comme une confusion entre le métier de psychologue clinicien et les différentes activités que ce titre suppose. Je pense en précisant cela à la fonction institutionnelle auprès d'une équipe, à la fonction clinique dans le cadre d'entretiens de soutien, de diagnostic et/ou de testing différente de celle, dans le cadre du soin, de la mise en place de psychothérapies dont des psychanalyses. Cela dit, une interrogation s'est dégagée : quelle différence y avait-il entre les deux psychologues se présentant comme psychanalystes, les deux autres comme psychothérapeutes et le dernier comme simplement psychologue au regard de leur itinéraire universitaire initial³ et de leur pratique actuelle où il est question de psychothérapies d'inspiration analytique pour certains et de psychanalyses pour d'autres ?

0.2.2. PROPOSITIONS

Autour de ces questionnements, le sujet *Biographie critique d'un psychologue clinicien* a pris sens. Il était question de s'interroger sur la fabrication des thérapeutes scientifiques. Au sein de l'équipe des psychologues du CMPP, certains ont une expérience relativement récente et d'autres sont issus de cursus universitaires plus anciens et affichent une pratique de la clinique bien maîtrisée. Il m'a paru intéressant et pertinent de m'intéresser à l'un de ceux-ci.

La psychologue-psychanalyste qui a accepté de s'engager avec moi dans l'aventure de mon mémoire est en activité depuis janvier 1977. Elle exerce en institution depuis ses débuts. Elle ne s'est installée en libéral qu'au terme de sa première tranche d'analyse. Après une première expérience professionnelle, elle s'est engagée à dessein dans des études de psychologie à l'Université de Paris VII. A la lumière du survol rapide de son itinéraire, elle ne pense pas s'être cristallisée dans une pratique rigidifiée par une appropriation quasi dogmatique d'une théorie vécue comme universelle. Psychanalyste, elle se revendique comme telle mais elle garde une pensée "ouverte" en ne refusant pas de nouvelles pistes de réflexion.

Mais entrons dans l'aventure...

³ incluant pour chacun une analyse personnelle.

J'ai souhaité articuler mon mémoire de la manière suivante. Dans une première partie, je me suis attachée à interroger les avancées théoriques traitant de la question de la fabrication des thérapeutes scientifiques ou traditionnels ainsi que de celle relative à la notion de traumatisme. Puis, j'ai tenté de brosser comment la psychanalyse se situait au regard de ces deux notions. A travers ces filtres conceptuels, force m'a été de constater que ce type de travail m'engageait pleinement et que je ne pouvais pas rester en périphérie de la recherche. Cette prise de conscience a abouti naturellement à l'émergence d'une hypothèse singulière, puis à l'élaboration d'une méthodologie adaptée. Dans la deuxième partie, j'ai voulu restituer principalement les données brutes que j'ai pu recueillir tout au long de ma présence sur le terrain. D'une part, j'ai situé la psychologue-psychanalyste par rapport à ses différentes activités et à ses différents types de malades. D'autre part, j'ai retracé sa biographie proprement dite dans laquelle il faut dissocier sa vie sociale et personnelle et sa vie professionnelle ou publique en tant que psychanalyste. Enfin dans une troisième partie, j'ai mis à l'épreuve mon hypothèse au risque de ce parcours pris en compte dans sa globalité. J'ai essayé de décrire comment un thérapeute scientifique se révélait tout autant fabriqué que son homologue traditionnel et combien son statut de thérapeute n'émanait pas d'une volonté de soigner mais plutôt d'une issue incontournable. Au final, avec l'épilogue, j'ai cherché à esquisser une piste de recherche susceptible de poursuivre plus loin encore l'élaboration de la fabrication d'un psychanalyste.

1. THEORIE

Ce travail de recherche s'est inscrit dans le cadre théorique de l'ethnopsychiatrie avec lequel nous sommes appelés à modifier notre objet d'étude. En effet, il n'y a rien à chercher du côté des patients si on veut parvenir à saisir les ressorts de l'efficacité d'un dispositif thérapeutique. Je rejoins en cela Tobie Nathan qui nous convie à étudier les thérapeutes car *"les véritables réalités à observer, ce sont eux, eux et leurs objets, leurs êtres, mythiques ou théoriques, ..., eux et leur histoire, leur parenté, ..., eux, les thérapeutes, ..., et la façon dont on les fabrique ..."* ⁴.

Au travers de la biographie critique d'un psychologue clinicien, nous sommes amenés à repérer le plus finement possible, les virages, les carrefours, la formation initiale puis continue, la thérapie, la technique mais aussi la pratique de ce professionnel du désordre. En analysant ces données et en les articulant, nous décrivons en fait toutes les étapes de sa fabrication de thérapeute, tous les événements marquants qui ont jalonné son itinéraire jusqu'à l'aboutissement à ce statut spécifique de "panseur de maux scientifique" ⁵ qui fait profession de *"[...] modifier radicalement, profondément et durablement une personne, une famille ou simplement une situation"* ⁶.

1.1. QUESTION DE FABRICATION

Tobie Nathan a proposé un modèle de fabrication des thérapeutes selon lequel le thérapeute traditionnel n'échapperait pas à son destin ⁷. En ce sens, aucun thérapeute ne ferait le choix délibéré de le devenir ou ne le deviendrait par hasard mais par survie et par contrainte car ce serait sa seule alternative à la maladie -maladie initiatique ou maladie par refus du don-. Et si un tel modèle se retrouvait dans le monde occidental ?

Le thérapeute n'apprend pas à le devenir, *il est fabriqué par son initiation*. Autrement dit, il subit une fracture qui en premier lieu l'expulse définitivement de son monde à penser pour l'intégrer à un nouvel univers puis s'installe en lui comme une sorte de blessure ne guérissant jamais. Il ne peut ensuite *qu'insuffler la vie là où elle manque, là où elle vacille*. Il doit *créer le monde et c'est dans le dessein qu'il soit toujours contraint de l'accomplir qu'on le fabrique d'une certaine*

⁴ in Thérapeutiques, cours de Maîtrise, p 31.

⁵ J'emprunte ce terme au titre du n° 33 de la nouvelle revue d'ethnopsychiatrie auquel je m'autorise d'abord un jeu sur les mots puis à ajouter l'adjectif scientifique pour souligner l'opposition entre les psychologues formés à l'université et les guérisseurs de nos campagnes !

⁶ T. Nathan et al, ELEMENTS DE PSYCHOTHERAPIE, in *Psychothérapies*, éditions Odile JACOB, Paris, 1998 .

manière ⁸. Il ne sait pas transmettre et ne connaît que les secrets de la création, chaque patient appelant une démiurgie à chaque fois singulière. Or dans la philosophie de notre monde occidental, s'il n'y a pas de transmission didactique en termes d'instruction et d'éducation, il ne peut pas se produire d'acquisition de connaissances. Cependant, *il existe une sorte d'usure naturelle du savoir : qui bénéficie d'un professeur n'a aucune chance de l'égaliser, tout juste de répéter indéfiniment les contenus de son enseignement. Un thérapeute peut se passer d'un professeur, jamais d'un maître car on ne peut pas à la fois être initié et détenir, fût-ce inconsciemment, la vérité du processus* ⁹. Face à ce paradoxe, on est en droit de se demander, s'agissant des thérapeutes occidentaux, qui d'autre risque de devenir psychanalyste, psychothérapeute, voire psychiatre sinon une personne qui rejette l'idée ¹⁰ de souffrir de problèmes existentiels ou d'une problématique psychique sérieuse. C'est pourquoi, une des principales différences entre les thérapeutes ethniques et scientifiques s'avère bien le désaveu par ces derniers d'une quelconque maladie susceptible d'entraver leur carrière de psychanalyste. Il vaut mieux montrer "tête" blanche si l'on veut espérer une moindre estime.

Je crois fermement que le réancrage culturel ¹¹, quelle que soit la culture d'origine, est primordial chez la personne. Celle-ci ne peut pas être cet individu isolé, indépendant qui s'autorise de lui-même et que veulent, à tout prix, fabriquer les psychanalystes. Elle vit forcément dans un système de communication interactif et pragmatique. Elle ne peut pas nier son histoire, ni celle de sa famille, ni son épigénèse. Elle vit parce que ses parents l'ont mise au monde, eux-mêmes issus de leurs parents (on pourrait ainsi remonter à la création du monde ou plutôt d'un monde qui permette de penser notre monde...), chaque membre étant porteur de son histoire familiale qui infiltre et influence sa faculté de se développer, le tout dans un processus philosophico-culturel lui imposant une façon de penser son monde.

Finalement, à quel moment le thérapeute scientifique commence t-il à être "psychofacturé" (par opposition à manufacturé) ? J'ai envie de répondre dès le début de ses études. J'en veux pour preuve certaines écoles qui façonnent leurs étudiants dans le culte de leur future profession pour

⁷ T. Nathan, *op. cit.*

⁸ *op. cit.*, p 59.

⁹ *op. cit.*

¹⁰ mais elle existe !

¹¹ donc la présence du groupe dans l'individu selon la définition de Tobie Nathan.

en faire une élite. Toutefois, certaines périodes sont plus propices que d'autres. Je pense à celles qui mettent l'étudiant directement au contact avec le professionnel ¹².

1.2. QUESTION DE TRAUMATISME

Selon la définition de Laplanche et Pontalis dans leur *Vocabulaire de la Psychanalyse* ¹³, le traumatisme [est un] *événement de la vie du sujet qui se définit par son intensité, l'incapacité où se trouve le sujet d'y répondre adéquatement, le bouleversement et les effets pathogènes durables qu'il provoque dans l'organisation psychique*. En psychologie, Nathalie Zajde nous rappelle [qu'il est] *un événement de vie laissant trace à l'exemple d'une atteinte corporelle ne parvenant pas à cicatriser* ¹⁴. Il s'agit donc d'un processus destructeur de la configuration psychique, initiateur de sa fracture sans parvenir à en proposer un réagencement.

Entendu dans ces termes, ce type de traumatisme est pathogène car il n'a pas abouti à une reconstruction par une affiliation. C'est dans cette perspective que peuvent venir *s'inscrire les hasards de la vie ou les nécessités d'une configuration familiale singulière* [car ils sont susceptibles de] *fabriquer une occurrence comparable* ¹⁵.

Bien évidemment toute personne présentant un symptôme quel qu'il soit -donc un texte sans son contexte- ne deviendra pas inéluctablement thérapeute. Elle va être affiliée au groupe de ceux qui pensent le monde comme elle à présent. Néanmoins pour que le dispositif thérapeutique, à savoir l'initiation et l'affiliation, aboutissent à devenir thérapeute, il faut que la maladie initiatique soit violente et contraignante. Autrement dit tout thérapeute a été traversé par une logique traumatique mais toute logique traumatique ne forme pas des thérapeutes. Elle engendre l'affiliation au groupe *dont le thérapeute est membre comme tout le monde mais plus que tout autre* ¹⁶. Du moins chez les thérapeutes ethniques. Alors qu'en est-il des thérapeutes savants ? Quelle est le bon symptôme qui, acceptable, contraint à devenir psychanalyste ou psychothérapeute ? Pas de réponse explicite... car la théorie psychanalytique dans son essence même n'autorise pas à parler de maladie ou de traumatisme chez l'analyste.

¹² car la fabrication ne se fait pas à partir des patients mais bien des professionnels, enseignants ou thérapeutes, chargés de la formation !

¹³ Laplanche J. et Pontalis J.-B., *Vocabulaire de la Psychanalyse*, Paris, PUF 1967, p 499.

¹⁴ Nathalie Zajde, LE TRAUMATISME, in T. Nathan et al, *Psychothérapies*, éditions Odile Jacob, Paris, 1998, pp. 221-279.

¹⁵ " [...] On devrait considérer ces situations comme des traumatismes ratés puisqu'ils n'ont pas réussi à initier le sujet à l'autre monde [...] " T. Nathan, *L'influence qui guérit*, Editions Odile Jacob, Paris, 1994, p. 298.

¹⁶ T. Nathan, *op. cit.*

Cette hypothèse traumatique aboutissant, grâce à une rencontre primordiale, à la construction d'une nouvelle enveloppe cognitive me rappelle d'autres matrices à penser que celles purement thérapeutiques -psychanalytique ou psychothérapique-. Je pense à celles que proposent les sectes, les partis idéologiques ou tout autre lieu susceptible de métamorphoser la personne. Et je me dis que peut-être dans notre monde occidental censé détenir les ressorts de l'universalité et de la vérité, mon hypothétique futur thérapeute a moins de chance que le thérapeute ethnique car il risque une affiliation aliénante. Me référant à Tobie Nathan qui décrit tout symptôme comme un texte sans contexte et "[...] *se demande toujours dans quel univers ce symptôme [-là] serait non seulement compréhensible mais nécessaire*" ¹⁷, je postule que la personne, qui subit un traumatisme fortuit ou induit, doit donner du sens à son traumatisme. Comme elle ne le peut pas dans son monde factuel, il faut forcément qu'après la rupture de l'enveloppe contingente de ce fait psychique, se produise un glissement vers un autre contenant, vers une autre matrice à penser sinon c'est la mort ! Autrement dit le traumatisme est intimement lié à la notion de dispositif thérapeutique.

Je ferais à ce propos une dernière remarque concernant ce concept. Il faut distinguer le traumatisme pathogène de la logique traumatique et de son corollaire, la technique traumatique, nécessaires à l'initiation. Le premier peut être fortuit ou induit mais n'a pas de but d'affiliation alors que le second est toujours induit selon un rituel précis en lien avec le mythe de création du monde dans lequel il s'inscrit.

1.3. POSITION DE LA PSYCHANALYSE

Dès son invention, la psychanalyse a conduit ses praticiens et ses théoriciens à s'intéresser, eux aussi, à la question du "désir d'être analyste" et de la formation de celui-ci. Cette question fut même l'objet des conflits internes et des scissions que l'on connaît car elle *est la question même de l'analyse et porte, sous-jacente, une conception de la cure et de sa fin. [...] L'exigence d'une analyse est venue comme garante d'une certaine santé psychique du thérapeute [...] Or la normalité n'est certainement pas ce qui ouvre le plus facilement l'accès à l'exploration de l'inconscient [...]* ¹⁸. Il me semble qu'aucun psychanalyste n'est dupe par rapport à l'existence de sa propre problématique l'ayant contraint à s'engager dans un processus d'habilitation au sein d'un courant psychanalytique. Néanmoins comme l'institution analytique a toujours cherché à écarter

¹⁷ T. Nathan, *L'influence qui guérit*, éditions Odile Jacob, Paris, 1994, p 301.

¹⁸ N. Beauchamp, CURSUS ET FORMATION, in S. Leclaire et l'APUI, *Etat des lieux de la psychanalyse*, Editions Albin MICHEL, Paris, 1991, pp 92-93.

les futurs analysants susceptibles d'entraver sa reconnaissance sociale, aucun ne le reconnaîtra ouvertement. Fidèles à leur référence théorique, ils ont cherché à minima la réponse à l'intérieur du sujet dans la perspective d'une tentative de réparation psychique... mais de quoi ? Peut-être d'un traumatisme...¹⁹

Cependant, les psychanalystes, conscients que leur formation ne pouvait se satisfaire de savoir-faire ou de modèles²⁰, ont cherché à élaborer une formation et une procédure d'habilitation détachées de la naïve évaluation de compétences. Ils les voulaient pensées à partir de l'étayage des effets de l'analyse elle-même [car celle-ci est destinée à aider l'analyste] à *atteindre une certaine élasticité de sa technique et de son psychisme*²¹.

Finalement dans leur souci de définir une formation spécifique, ils se rapprochaient pour certains de la fabrication du thérapeute chez les peuples traditionnels tout en ne le reconnaissant pas ! Car en fin de compte rejeter la transmission des connaissances par la voie institutionnelle comme l'a décriée Michaël Balint dans son texte "A propos du système de formation psychanalytique"²² ne revenait-il pas à accepter la nécessité d'une procédure capable de transformer la personne en un analyste véritablement démiurge ? Autrement dit n'y a-t-il pas implicitement reconnaissance d'une initiation par l'analyse ? Tobie Nathan la postule à minima [car] *le psychanalyste refusant de reconnaître la contrainte à laquelle il soumet son analysant lui attribue la totale responsabilité de ce qui se déroule dans la cure*²³. Mais on peut se demander si finalement ça ne serait pas la théorie elle-même qui viendrait fausser la réalité du processus mis en place par le dispositif de la cure. En d'autres termes, le modèle conceptuel proposé par la psychanalyse ne pourrait pas rendre compte véritablement des faits.

¹⁹ "[...] Si le but visé par une thérapie est un but de réparation, de restauration, de reprise d'un développement qui a été pathologiquement arrêté, comment définir la différence entre la psychanalyse et l'ensemble des autres pratiques thérapeutiques ? [...]. I. Stengers, L. Chertok, *L'hypnose, blessure narcissique*, coll. Les empêcheurs de penser en rond, Paris, 1990, p 39.

²⁰ donc conscients de l'insuffisance de la simple acquisition de connaissances.

²¹ N. Beauchamps, *op. cit.*

²² N. Beauchamps nous explique que dans ce texte Balint dénonçait le dogmatisme de la formation mise en place par tous les instituts et ses effets : conformisme, stérilité, luttes de pouvoir. Selon lui, la méthode instituée crée les conditions défavorables à un processus analytique car il s'agit alors moins de former un analyste que de le sélectionner. *op. cit.*, p. 78.

²³ T. Nathan, ELEMENTS DE PSYCHOTHERAPIE, in T. Nathan et al, *Psychothérapies*, Paris, éditions Odile Jacob, 1998, pp. 30-67.

2. HYPOTHESE ET METHODOLOGIE

2.1. HYPOTHESE

A partir de cette notion de fabrication étroitement liée au couple traumatisme/psychothérapie, je fais l'hypothèse, que l'histoire personnelle -englobant le registre privé et familial- ou l'histoire sociale -incluant le registre scolaire et professionnel- de tout thérapeute scientifique a été, à un moment donné, fracturée par un événement fortuit ou provoqué qui a fait fonction de traumatisme. J'ajoute que, dans ce contexte, une rencontre ultérieure a provoqué, chez celui-ci, l'émergence d'une matrice à penser inédite et "restructurante" inscrivant inéluctablement le futur thérapeute dans une logique initiatique et d'affiliation.

En d'autres termes, il existe chez tout thérapeute scientifique un traumatisme initial dont l'issue par une psychothérapie fut nécessaire mais pas suffisante, la seule réponse pertinente ayant été alors celle de devenir thérapeute.

2.2. METHODOLOGIE

Pour donner plus d'aisance à mon écrit, appelons Laure la psychanalyste qui a accepté de donner de son temps à ma recherche universitaire. Ce prénom a émergé du mélange des lettres de son nom et de son prénom. Il constitue en fait une combinaison possible d'un échantillon des lettres parentes.

Lorsque j'ai sollicité la contribution de Laure, je lui ai d'emblée proposé le respect absolu de son anonymat ainsi que la lecture-censure de chacun de mes écrits avant leur envoi à la faculté. Ce faisant, je me suis engagée à ne pas faire apparaître les données qu'elle m'aurait confiées avec une connotation de confidentialité. Je me suis inscrite dans cette perspective afin de mettre Laure en position d'expertise capable de produire un énoncé sur mon énoncé de ses énoncés, de sa pratique, de sa technique et de son parcours.

Au sein de l'institution où j'ai fait mon stage, seul mon tuteur de stage, qui en est également le directeur administratif, a été informé de l'identité de Laure. Je ne suis pas à l'origine de cette initiative. Laure elle-même a souhaité le faire pour des raisons institutionnelles.

2.2.1. GRILLE D'ANALYSE

Au niveau méthodologique, je me suis attachée à interroger son parcours personnel, social et professionnel en essayant de repérer les éventuels carrefours qui ont jalonné la construction de sa vie. Pour ce faire, j'ai imaginé deux modalités méthodologiques : entretiens sous forme de conversations -qui furent formalisées ou "sauvages" au gré du contexte-, observation, discussion et analyse de sa pratique dans la limite des lieux qui me furent autorisés.

Pendant des mois j'ai rencontré hebdomadairement Laure. A son contact privilégié, j'ai essayé d'échafauder sa trajectoire avec le plus de détails possibles. Des deux lieux différents (ma voiture, son bureau), j'ai recueilli ses confidences. Ils se sont complétés l'un l'autre et m'ont permis, je crois, d'obtenir un matériel riche. J'ai axé le recueil de sa biographie autour de sa vie sociale car j'avais dans l'idée que s'il surgissait une rupture au niveau social, celle-ci aurait forcément un impact au niveau personnel; et qu'inversement, si au niveau personnel quelque chose s'était fracturé, on pourrait le lire au travers de l'histoire sociale.

2.2.2. NOS RENCONTRES

Cela étant déterminé, Laure et moi nous sommes rencontrées très régulièrement soit au cours de premiers entretiens qui faisaient l'objet d'un travail clinique dans l'après-coup, soit dans le cadre d'entretiens ciblés autour de son parcours personnel et professionnel. Dans le premier cas, j'ai eu accès à des données relatives à sa pratique clinique actuelle. Dans le second registre, il a été question de sa formation, de la construction de sa pratique clinique et de son travail en dehors des institutions ou de son cabinet (séminaires, contrôles).

Un moment privilégié fut celui des jeudis matins car j'avais la possibilité de conduire Laure à son deuxième lieu de travail. J'ai eu le sentiment de moments différents mettant en scène une interaction conversationnelle d'un autre registre. Nous continuions pourtant à échanger sur l'itinéraire de Laure mais là, au volant de ma voiture, je ne pouvais pas prendre de notes. Pas de crayon ni de carnet. Juste mes sens en éveil et une attention redoublée sur tout ce qu'elle pouvait me préciser ou me révéler. J'avais l'impression que ce côté informel de nos rencontres laissait plus de place aux "confidences" que lors de nos entretiens dans le cadre de l'institution et du bureau de Laure.

2.2.3. MES DIFFICULTES

La première fois que j'ai accompagné Laure au cours d'un entretien préliminaire, j'ai été particulièrement impressionnée par sa prestance, son calme et sa façon d'écouter. Ces premières sensations ont d'ailleurs eu un impact sur mon attitude de psychologue-stagiaire. Il me fut souvent impossible, ou plutôt *je n'ai pas pu m'autoriser*, de prendre des notes ou d'émettre un énoncé. J'avais le sentiment que je *devais* respecter le cadre théorique qui était le sien, ou plus vraisemblablement, que je me représentais comme étant le sien.

Je crois, en outre, que cette impression a été exacerbée par au moins une situation clinique, la première à laquelle il me fut donné d'assister. En effet, au cours de celle-ci, j'ai expérimenté sans parade les effets du dispositif sur les consultants et sur moi-même avec cet aspect particulier d'avoir été mise en présence d'une maman²⁴ exerçant une profession proche de la mienne (elle était éducatrice spécialisée et je suis assistante sociale) a fortiori sur un secteur géographique commun au mien. Je n'avais pas connaissance de tous ces éléments avant la rencontre et je n'avais jamais côtoyé professionnellement cette personne. Si tel avait été le cas, je l'aurais fait savoir à Laure et n'aurais pas pris part à la consultation²⁵. L'ensemble de ce contexte m'a beaucoup interrogée sinon troublée et influencée. Je l'expliquerai en détails plus loin dans le cadre du commentaire accompagnant la transcription de cette vignette clinique.

Par la suite, les premiers entretiens (et la psychanalyste !) n'ont plus eu le même effet sur moi et bien que je me sois interdit toute prise de parole (à une ou deux exceptions près), je suis parvenue à manier mon crayon et mon carnet avec plus ou moins d'efficacité selon les anamnèses évoquées.

Un autre aspect me semble important à préciser. Si nos rencontres avaient pour sujet l'établissement du parcours personnel et professionnel de Laure, bien souvent, nous dérivions sur mon propre itinéraire personnel et professionnel. Je me suis demandée pourquoi je me laissais, comme ça, détourner de mon objet. Je crois que deux facteurs étaient en jeu. Le premier me concerne tout particulièrement et touche à la recherche d'une reconnaissance. J'ai repris des études, spécifiquement en Psychologie voilà à présent six ans. Jusqu'à la Licence, j'ai su mener de front et sans confusion mon statut d'étudiante à distance et celui de professionnelle (assistante sociale) en exercice. Depuis l'inscription en Maîtrise, les choses ne sont plus si simples et cette seconde année, axée sur le stage et le Mémoire est venue mettre à jour des questionnements personnels et professionnels maintenus enfouis. Le deuxième facteur

²⁴ venant consulter pour son fils.

s'étaie sur ce que j'oserais qualifier "nos moments de complicité" qui se sont mis en place au fil des rencontres. J'avais le sentiment de devoir rendre à Laure la confiance qu'elle m'avait accordée en acceptant de me suivre et de se "dévoiler" tout au long de cette aventure critico-biographique.

Enfin, est arrivée une période où j'ai eu besoin de mieux comprendre certains aspects du parcours de Laure : ainsi, mai 68 qui fut à mon avis une période importante pour elle. Le trentenaire ô combien célébré dernièrement m'a permis de m'imprégner de l'état d'esprit de la société de cette époque. Il m'a fallu aussi (et surtout) me plonger dans la lecture de certains auteurs que je n'avais pas "côtoyés" jusque-là.

2.2.4. ANALYSE DES RELATIONS

2.2.4.1. *Mon transfert*

Lorsque j'ai rencontré Laure, j'ai été immédiatement fascinée par la maîtrise affichée de sa technique et de sa théorie mais aussi par sa personnalité et son parcours. Cela a engendré en moi une pénible période de doute sur mon choix d'obédience théorique. A l'occasion d'un des entretiens préliminaires, j'ai essayé d'observer le plus finement possible le dispositif en jeu dans cette rencontre. Je me suis attachée à écouter l'histoire de la demande de la famille, me demandant tout à la fois comment elle percevait et réagissait à ce qui était énoncé, comment celle-ci composait avec ma présence, sachant que parallèlement j'étais en train de me faire aussi une idée de l'étiologie du désordre évoqué. Dans le travail qui a suivi entre Laure et moi-même, celle-ci a fait concorder un fragment de sa théorie avec un morceau choisi de l'histoire de la famille. Le modèle explicatif qu'elle venait de me proposer a fait sur moi un effet "d'eurêka". Je n'avais pas du tout pensé à cette lecture du désordre. Elle faisait vaciller mes certitudes ! Son élaboration théorique était venu clarifier le symptôme évoqué rendant ainsi, à mes yeux, l'éclairage analytique pertinent. J'ai voulu comprendre ce qui s'était joué là. Il me semble que tout modèle explicatif peut devenir probant à partir du moment où l'on s'inscrit dans la théorie qui le fonde²⁶. Je pense avoir vécu un glissement de

²⁵ au nom du respect de cette sacro-sainte éthique qui ne veut plus rien dire tant elle est appelée à la rescousse en dépit du bon sens.

²⁶ "[...]C'est ainsi par le détour du collectif [lié à la naissance d'une nouvelle orientation de la pensée psychanalytique] que l'inconscient d'un analyste [...] fait souvent échec à la neutralité psychanalytique. L'analyste peut alors simplement transférer dans le champ du discours transférentiel de son patient un mythe scientifique actuellement utilisé par une école de pensée; il sera trop heureux de trouver confirmation et même

point de vue impalpable par effet de captation émanant de Laure et de sa théorie si viscéralement liée à elle. Autrement dit, il s'est produit un processus composite, mêlant des fragments d'enseignement inscrits dans une procédure didactique et éducative, pour la stagiaire que j'étais, et des effets de captation et de fascination, pour la personne privée que je suis. C'est pourquoi, lorsque je me retrouvais étrangement à évoquer des morceaux de ma vie personnelle, je devenais quelque peu impétrante en attente de la moindre touche d'interprétation de Laure. Une imperceptible invitation à l'initiation s'est comme ouverte à moi -autrement dit : "vas t'allonger"- et m'a emportée dans une sorte de vertige abyssal. Au fur et à mesure de nos rencontres, je ne savais plus quoi penser, ni à quels saints me vouer ! Je me culpabilisais d'avoir attendu si longtemps pour entreprendre une psychanalyse. Ah ! Psychanalyse comme tu as le talent de t'infiltrer partout insidieusement, entraînant sur ton passage des âmes en errance... Mais je n'allais pas me laisser "manipuler". Au bout d'un certain temps, j'ai eu l'impression de parvenir à prendre de la distance... pour être mieux recaptée par le magnétisme de l'ethnopsychiatrie. Car en fin de compte, une lutte théorique se jouait en moi... et me plongeait dans les affres de l'incertitude.

Tout au long de ma recherche, nonobstant la théorie implicite de Laure, je crois que ce qui a été également important pour moi fut de saisir comment on me fabriquait en tant qu'étudiante, comment dans ce contexte singulier Laure m'a "affiliée" à son propre groupe théorique avec néanmoins, une nuance primordiale : même si la psychanalyse devait finir par me happer, le fait que je porte un regard sur ma propre fabrication et que je sois d'ores et déjà imprégnée d'ethnopsychiatrie aura pour conséquence de ne pas aboutir au même type de thérapeute qu'est un psychanalyste orthodoxe. Toutefois, cet aspect a un impact important sur la recherche du maître à penser de l'étudiante que je suis. En effet la question se pose de savoir s'il est encore possible pour moi de me laisser capter par une telle théorie. Le besoin de m'allonger ne me paraît pas encore de l'ordre du phénomène inéluctable. Autrement dit l'inversion d'expertise ²⁷ est-elle pensable et réalisable au sein du dispositif psychanalytique pour un étudiant ayant rencontré l'ethnopsychiatrie ?

consécration de certaines idéologies psychanalytiques. [...] si l'on est freudien, il n'est peut-être pas si facile d'apercevoir autre chose que le mythe d'Oedipe ? " C. Brodeur, Profil d'un psychanalyste, réflexions sur le métier d'analyste, in Le métier d'analyste, Le Coq Héron, 1987, n° 101, pp 61-74.

²⁷ qui n'est rien d'autre que l'issue du conflit théorique, de cette guerre conceptuelle entre l'analysant et l'analyste. L'inversion d'expertise se réalise au travers de l'adhésion par l'analysant à une nouvelle théorie, celle de son analyste au détriment de son point de vue initial . Pour aller plus loin, voir T. Nathan, *op. cit.*, p. 14-18.

Enfin, ce travail de recherche et le cadre que j'ai mis en place pour le conduire ont fait apparaître à mes yeux qu'au travers de l'histoire de Laure, j'ai questionné mon propre parcours et mon "désir" de devenir psychologue clinicienne.

En effet, au fur et à mesure que Laure évoquait son itinéraire et que je découvrais qu'elle ne s'était pas engagée d'emblée dans des études de psychologie, une homologie entre sa trajectoire et la mienne a émergé.

Ainsi, si Laure a mené une scolarité limpide jusqu'à son baccalauréat et ses études universitaires de français, elle a brutalement interrompu celles-ci pour partir à l'étranger. Pour ma part, j'ai été une très bonne élève jusqu'à mon baccalauréat et ma première année de Pharmacie, portée par des tiers plus que par ma propre motivation. J'ai interrompu moi aussi brutalement ce cursus suite à des "difficultés personnelles".

Laure a travaillé pendant deux ans avant de reprendre une voie universitaire qui l'a conduite à devenir journaliste. J'ai, quant à moi, travaillé près de huit mois avant d'entreprendre une formation de travailleur social qui m'a menée vers la profession d'assistante de service social.

Une nouvelle rupture est venue contraindre Laure à commencer une analyse et à débiter des études de psychologie. Une non reconnaissance d'affiliation au corps des assistantes sociales m'a décidée à m'engager dans le long parcours universitaire des études à distance de psychologie.

En résumé, si on regarde de plus près, on peut noter que, tant l'engagement de Laure que le mien au sein de telles études, ne sont pas le fait du hasard mais bien le résultat d'une "errance" faite de virages liés à des périodes sensibles de notre vie personnelle ou sociale qui ne pouvait qu'aboutir à ce type d'enseignement.

Par ailleurs, la Maîtrise de Psychopathologie Clinique, l'enseignement de Tobie Nathan, le stage et le mémoire de recherche, les professeurs-tuteurs et leur façon de donner du sens m'ont ouvert de nouvelles perspectives. Ainsi donc, les hypothèses théoriques ethnopsychiatriques ont contribué à me fournir une matrice pour penser mon parcours autrement ²⁸ et surtout pour abandonner un vieux sentiment de culpabilité. De la même façon, elles m'ont conduite à analyser la biographie de Laure au travers de ce nouvel entendement. Riche de tout cela, il est évident qu'aujourd'hui, je ne me "retrouve" plus du tout dans ma fonction d'assistante sociale ²⁹. Finalement, last but not least, la réponse à ma question initiale est que je n'ai plus d'autre choix que d'aller jusqu'au bout : devenir

²⁸ D'origine slave (russe et polonaise), par ma mère, j'ai eu besoin de réinterroger mes "racines" .

²⁹ moi qui croyais pouvoir tourner ma casquette au gré du contexte !

psychologue clinicienne et "ethnothérapeute" ³⁰. Il est donc avéré qu'on ne désire pas devenir thérapeute, on y est incontestablement contraint !

2.2.4.2. Effet de mon travail sur Laure

J'ai eu l'impression que Laure s'était prise au jeu de mon mémoire. Elle a visiblement fait des recherches à mon intention et m'a proposé des références d'ouvrages (bien évidemment psychanalytiques). Elle m'a parfois donné la sensation d'être très universitaire à mon égard tout en nouant avec moi une relation de confiance. Elle a également été amenée à porter un autre regard sur son parcours, peut-être un peu plus avisé et interrogateur. Malheureusement, je n'ai jamais pu m'autoriser l'usage du Dictaphone lors de mes conversations avec elle ³¹. En contrepartie, je me suis auto-autorisée à l'utiliser dans la construction de ce mémoire. Il ne m'a pas quittée de tout mon travail d'élaboration et d'écriture.

³⁰ J'aimerais donner à cette terminologie le sens de thérapeute affilié à un groupe culturel, qu'il soit ethnique ou régional.

³¹ Dieu sait combien, par moments, cela m'a démangé de le lui demander. Mais Laure a eu une telle influence sur moi que je n'ai jamais pu !...

3. LES DONNEES

Il est maintenant temps de situer le contexte professionnel et personnel de Laure.

3.1. STATUTS PROFESSIONNELS ET LIEUX D'EXERCICE

Laure a un double statut professionnel. Elle a été recrutée comme psychologue clinicienne au sein de deux centres médico-psycho-pédagogiques différents du Grand Ouest où elle exerce deux jours et demi par semaine en tant que psychanalyste. Elle représente d'ailleurs le premier et le plus ancien psychothérapeute de l'une de ces deux institutions (celle qui fut mon lieu de stage) puisqu'elle en a été la co-fondatrice³². D'autre part, Laure exerce en cabinet privé dans la Capitale depuis le début des années 80.

3.1.1. LES ACTIVITES

En tant que psychanalyste salariée de l'institution CMPP, elle reçoit en consultation, principalement des enfants et des adolescents. Il arrive cependant qu'elle suive en psychothérapie analytique l'un des deux parents au titre de l'enfant lorsque ce dernier se trouve déjà engagé dans un travail avec un autre professionnel. La population consultante diffère peu d'un CMPP à l'autre. Les deux lieux sont distants d'une trentaine de kilomètres. L'un est implanté dans un quartier "sensible" d'une grande ville et le second dans une petite ville de province. On peut toutefois noter quelques demandes de consultation de familles immigrées (turques, maghrébines, unions mixtes) en grande ville. Dans les deux sites, Laure participe aux réunions de synthèses ainsi qu'aux "temps de maison" et aux réunions institutionnelles.

En libéral, Laure travaille uniquement avec des adultes. Son cabinet n'est pas agencé pour accueillir des enfants ou des adolescents. Lorsqu'elle reçoit de telles demandes, elle propose comme alternative des noms de "collègues" travaillant avec des enfants. C'est ainsi qu'elle adressait souvent de telles demandes à F. Dolto non pas pour "la fournir en clientèle" mais parce qu'elle savait qu'elle serait en mesure de leur proposer quelqu'un de "fiable". Je crois qu'une particularité fondamentale distingue son travail en institution de son travail en libéral au niveau du type de demande et de la gravité du désordre psychique présentée par les patients.

³² Mais j'y reviendrai plus loin.

3.1.2. LES MALADES

En général, les familles qui consultent en CMPP le font à l'initiative d'un tiers pour plus de 60% des cas. Cela signifie que leur démarche n'est pas volontaire et motivée sui generis et que, même s'ils ont cheminé un certain temps et mûri leur décision de prendre un premier contact avec l'institution, la plupart du temps, ils ne savent pas à quel professionnel ils auront affaire, ni ce qui les différencie les uns des autres. Peu d'entre eux ont une représentation précise de la nuance clinique qui sépare la pratique du psychothérapeute de celle du psychanalyste ou de celle du psychologue clinicien. Ils ne sont pas au fait des "querelles de clochers" qui peuvent animer ces différents praticiens. Autrement dit, ces consultants qui présentent des désordres psychiques les invalidant dans leur quotidien s'adressent à des professionnels sans connaître réellement ce dans quoi ils s'engagent, ni à qui ils vont confier leur souffrance. Par ailleurs, ces consultants sont issus de milieux souvent multicausés et traumatogènes. Ils développent fréquemment des problématiques relativement sévères. Malgré l'ouverture d'un hôpital de jour de l'intersecteur de pédopsychiatrie destiné à les accueillir préférentiellement, ils continuent de s'adresser au CMPP pour des raisons du libre choix de chacun et du fait des listes d'attente.

En cabinet privé, la population qui vient consulter accomplit une tout autre démarche de soin. On ne décide pas de faire une psychanalyse comme on décide d'aller chez le dentiste ! En général, les futurs analysants ont pensé leur décision, ils ont pris le temps de chercher et de choisir l'analyste à qui ils s'adressent. Mais surtout, ils savent a minima ce que sous-tend l'engagement qu'ils vont peut-être prendre dans un travail analytique. Ils en connaissent la contrainte financière et thérapeutique.

Concernant la comparaison qui différencie ses deux types d'activité, Laure aime à utiliser la métaphore du spécialiste en O.R.L. dont l'exercice peut se pratiquer en cabinet privé et en milieu hospitalier. Dans le premier cas, le spécialiste a affaire à des pathologies courantes de la sphère bucco-auditive même si parfois, il peut être confronté à des "cas" plus sérieux. Dans le deuxième cas, il a la charge de pathologies lourdes et graves.

Mais à présent entrons dans le vif du sujet. Qui est Laure ?

3.2. BIOGRAPHIE DU PSYCHOLOGUE CLINICIEN

J'ai décidé de retracer son itinéraire privé et sa formation sous la forme d'un monologue écrit que je lui adresserais.

3.2.1. CHRONOLOGIE

3.2.1.1. Enfance et adolescence

Laure, vous êtes née à Paris sous les bombardements le 31 mars 1944. Vous êtes la dernière et quatrième d'une fratrie composée de deux filles et de deux garçons. Votre soeur est l'aînée et a douze ans de différence avec vous. Par votre père, vous avez des racines très anciennes dans la région du sud ouest (plusieurs générations). Toutefois, s'il y est né, il n'y a pour autant jamais vécu. Votre grand père paternel, pharmacien ³³, a été le premier à rompre avec ses racines terriennes et a migré en Afrique du Nord. Votre père y a passé son enfance. Néanmoins, il a fait une bonne partie de sa scolarité en France, d'abord à Dreux, puis à Paris. Par votre mère, vous vous retrouvez une origine parisienne (la Capitale est une ville que vous adorez) mêlée cependant à une note d'exotisme puisque son grand-père paternel était de souche étrangère.

A quatre ans, vos parents quittent Paris en raison de la mutation de votre père dans le sud de la France. Vous vous installez à Marseille. Vous grandissez dans une atmosphère familiale intellectuellement stimulante.

Votre père, juriste de métier, s'est consacré au progrès social tant au niveau des droits de l'individu dans le monde du travail qu'à celui de la création d'institutions dans la sphère sanitaire. Par lui, vous avez baigné dans une culture du civisme, des droits et des devoirs. Vous n'aimez pas ce qui vous semble injuste y compris lorsque ceci vous concerne (épisode du séjour en Angleterre où vous avez fait valoir vos droits auprès de la famille qui vous accueillait. Vous n'aviez qu'une douzaine d'années).

Un de vos frères, décédé aujourd'hui, s'est intéressé à la recherche en agronomie tandis que le deuxième, après des études de commerce, s'est tourné vers le milieu du cinéma où il fera une brillante carrière.

A l'âge de 12 ans, votre soeur, interne en psychiatrie vous emmène sur son lieu de stage. Vous rencontrez l'institution hospitalière spécialisée et êtes confrontée à un patient en

camisole. Vous êtes "impressionnée". Votre soeur ne termine pas son internat et se réoriente vers la médecine hygiéniste scolaire. Quelques vingt années plus tard, vous dites vous-même avoir repris le flambeau.

Vous faites votre scolarité jusqu'au baccalauréat à Marseille. Vous obtenez un bac littéraire. Vous aimez la littérature et avez le goût de l'écriture. Ces deux passions conditionnent votre désir professionnel : vous souhaitez devenir journaliste. Etudier le Français à l'université est l'orientation qui vous paraît la plus adaptée pour servir vos projets. Vous vous inscrivez à la faculté d'Aix en Provence en Propédeutique, puis en Licence de Lettres que vous ne terminez pas.

3.2.1.2. *Envol*

A vingt ans, vous quittez la France pour l'Angleterre. Deux raisons vous y poussent. Vous avez décroché un poste d'assistante de Français dans un collège et vous souhaitez rejoindre un ami anglais. Cette même année, votre frère décède (avant votre départ). Au bout de deux années d'enseignement, vous rentrez en France et mettez à profit votre maîtrise de la langue pour vous inscrire en Licence d'anglais. La reprise des études, le rythme de travail ne vont pas de soi. Vous parlez d'une année "perdue" où vous n'avez pas travaillé mais qui, toutefois, vous a été bénéfique et riche d'un point de vue personnel. Vous avez rencontré des gens qui vous ont beaucoup apporté.

Vous changez d'université pour votre réinscription. Mai 68 survient. Vous avez 24 ans et vous participez au mouvement. Vous en sortez "mûrie" (dans le sens d'une maturité accrue). Vous dites même que cet événement vous a donné le "sens du monde social". Le social, vous le connaissiez par la fonction de votre père. Le monde du travail, vous l'aviez côtoyé en Angleterre. Mai 68 a eu ce plus de vous faire approcher la réalité des différences entre classes sociales. Une seconde particularité propre à cette période vous a marquée. Il s'agit de la bascule dans la vie des gens qui s'est alors opérée pour certains d'entre eux. Mai 68, c'est un peu la découverte que l'existence n'est pas immuable. Pour vous, la bascule se produit sur le versant positif. Vous mettez à profit les turbulences générées par ces événements socio-économico-historiques. Vous bouclez alors en deux ans, à la fois, votre Licence d'anglais à quatre certificats et votre Licence de Lettres. Vous vous inscrivez en Maîtrise d'anglais et choisissez comme thème de votre Mémoire, le cinéma (dont vous êtes

³³ Il a d'ailleurs inventé des remèdes spécifiques qui ne sont plus protégés aujourd'hui.

une passionnée), et plus précisément un sujet sur Vincente Minnelli sous la direction d'un enseignant des Beaux-Arts. Vous ne mènerez pas votre année à terme pour des raisons de complexité organisationnelle liée à vos premiers pas professionnels dans le journalisme.

3.2.1.3. Journaliste

En effet, cette même année, vous avez l'opportunité, par votre frère, d'écrire pour un journal du cinéma à la pige. Mais vous ne signez pas de votre nom car vous n'êtes pas déclarée. Il s'agit d'un journal non régulier au sein des éditions Albin Michel mais vous ne l'apprenez que bien plus tard. Vous faites cela pendant près d'une année. Parallèlement, vous traduisez également des Nouvelles américaines dans l'Humanité Dimanche.

Vous démissionnez de ce journal "clandestin" car vous ne trouvez pas de satisfaction au travail qui vous est demandé. Vous intégrez le milieu de la mode comme rédactrice de mode au sein de la revue Jardin des Modes. Vous écrivez des textes sur la mode et tenez aussi une rubrique sur le tourisme. Vous vous formez sur le terrain auprès de Christiane Colange et de Danièle Heymann. Vous apprenez à rédiger un article de A à Z depuis l'idée d'origine jusqu'à son écriture définitive. Vous vous engagez beaucoup dans vos fonctions et avez des idées originales qui plaisent. Vous êtes pressentie pour devenir chef de rubrique. Mais "les coups du sort ont décidé de votre vie", je vous cite, et vous êtes licenciée pour des raisons économiques. On vous propose alors de suivre l'équipe dans de "nouvelles aventures journalistiques" mais vous déclinez l'offre.

3.2.1.4. La décision

Ce licenciement économique a deux impacts dans votre vie. D'une part, il vous fait réaliser que le métier de journaliste, c'est être exagérément dans la représentation. D'autre part, il révèle, à vos yeux, un intérêt pour le "psy" que votre formation littéraire, votre intérêt pour l'écriture et cet "amour particulier" pour Freud ne vous avaient pas rendu conscient. Je crois qu'à cette période, votre vie rencontre un carrefour car il se produit dans votre parcours personnel et professionnel comme un "retour aux sources", comme une résurgence de l'imprégnation de l'atmosphère familiale et sociale de votre enfance. Jusqu'à présent, vous aviez traversé vos réalités quotidiennes sans vraiment vous en rendre compte, sans réellement les maîtriser à l'exemple de votre séjour en Angleterre durant lequel vous avez négligé de prendre des informations relatives à votre cursus universitaire. Vous auriez pu en effet achever votre Licence de Lettres tout en travaillant à l'étranger. Vous reprenez alors les

rênes de votre avenir professionnel. Vous voulez devenir analyste et, pour y arriver, vous allez planifier votre trajet méthodiquement, tel un professionnel en marketing, en visant cet objectif. Entre votre licenciement et la rentrée universitaire, vous avez du temps. Vous décidez de l'utiliser pour combler le retard que vous croyez avoir pris au regard du cursus traditionnel en Psychologie. Vous lisez et travaillez intensément presque par "boulimie".

Ces mois de lecture, de prises de notes, de mises en fiches, vous les consacrez aux écrits de Freud, de Dolto mais aussi de Piaget. Vous ne faites pas une impasse sur l'oeuvre de Wallon car vous avez eu l'occasion de lire cet auteur très jeune. Wallon était un ami de votre père, il fréquentait votre maison. La bibliothèque de votre père contenait ses Encyclopédies que vous avez été encouragée à consulter souvent. C'est au travers de l'une d'elles que vous lisez pour la première fois Lacan. Il s'agit de ses premiers écrits (si on écarte sa thèse rédigée en 1932) parus en 1938 sous le titre *Complexes familiaux de la parenté* qui sont tout à fait "lisibles".

La psychologie génétique piagétienne ou l'approche développementale wallonienne ne vous intéressent pas. En fait c'est le côté psycho-pédagogique qui ne vous "accroche" pas. Votre centre d'intérêt est bien ailleurs : vous êtes passionnée et interrogée par "le mystère de l'être humain".

Au cours de ces mêmes mois, vous vous mettez en quête d'un analyste.

C'est parce que vous savez que pour obtenir un poste en institution, il est nécessaire d'être titulaire d'un Diplôme de Psychologie que vous vous engagez dans ces études-là mais vous savez déjà que vous voulez faire de la Clinique avec une approche psychanalytique. Vous choisissez l'orientation théorique de l'université dans cette perspective. A cette époque, Paris VII est l'université réputée avoir le plus une orientation analytique. C'est ainsi que vous vous inscrivez à cette faculté dont l'enseignement principal est dispensé à Censier. Une enclave se trouve à Jussieu pour les cours de neurophysiologie.

Vous avez 27 ans et depuis quelques mois, vous êtes en analyse auprès d'un psychanalyste non médecin. Cette particularité d'être en analyse avec un psychanalyste n'appartenant pas au corps médical est importante pour vous. Vous l'expliquez par votre tempérament rationnel et zélé qui vous a conduit à appliquer fidèlement les conseils de Freud à ce sujet. Selon lui en effet, il est plus facile et souhaitable de s'engager dans une analyse didactique pour quelqu'un qui n'a pas de formation médicale initiale. Il justifie cela en termes de moindres résistances qui peuvent surgir pendant la cure chez les profanes par comparaison aux candidats médecins. Par contagion théorique et méthodologique, il vaut donc mieux

choisir un didacticien non médecin ³⁴. Pour ma part, je pense qu'il est tout aussi pertinent de chercher une justification à votre choix dans votre histoire familiale (grands-pères médecin et pharmacien, soeur médecin et père ayant contribué au développement de la médecine du travail entre autre). D'autre part, en en reparlant aujourd'hui, vous reconnaissez ne plus avoir cette même position radicale. Je fais l'hypothèse que cela est peut-être dû à votre maturité professionnelle et clinique qui vous permet maintenant de vous détacher du dogmatisme théorique et sécurisant de tout débutant.

Vous devez le choix de votre analyste à un concours de circonstances.

Votre première démarche fut celle de contacter F. Dolto non pas pour obtenir une "place" en analyse avec elle mais pour qu'elle vous propose des noms d'analystes. Dolto vous donne deux adresses. Pour l'une il vous faut écrire. Vous la négligez. Pour l'autre, vous obtenez un rendez-vous. Il s'agit pour vous d'une mauvaise rencontre. Cette analyste qui vous reçoit vous pose, entre autres, une question qui touche à votre désir d'être analyste. Vous y répondez par un jeu de mots combinant votre prénom, votre travail précédent et le métier d'analyste sachant déjà que le travail ne pourra pas s'engager. Vous ne donnez pas suite. Vous obtenez un rendez-vous avec A. Green mais vous le ratez (retard ou erreur de date ?). Ce dernier réagit, à vos yeux, de manière colérique. Par conséquent, vous ne reprenez pas contact.

Un psychanalyste de vos connaissances vous suggère alors de rencontrer de façon informelle Lacan (créateur de L'Ecole freudienne de Paris [l'EFPP]) ou Perrier (fondateur du Quatrième Groupe). Concernant Lacan, vous aviez connaissance de sa pratique controversée des séances courtes aussi vous êtes-vous adressée à F. Perrier bien que médecin de formation.

Vous avez avec lui quatre à cinq entretiens préliminaires. Alors que vous imaginez engager un travail avec lui, il interrompt les rencontres. Il justifie cet arrêt en raison de problèmes de santé. Toutefois, il vous propose les coordonnées d'un de ses anciens analysants. Il s'agit d'un analyste relativement jeune mais vous ferez avec lui deux tranches d'analyse, la première durera huit ans et la seconde, quatre ans. Il représente la 4^{ème} génération d'analystes depuis Freud (Freud a analysé Lowenstein qui a analysé Lacan qui a analysé Perrier qui a analysé X qui vous prend en analyse).

³⁴ S. Freud, *La question de l'analyse profane*, Editions Gallimard, collection FOLIO/ESSAIS, Paris, 1998, pp. 104-140.

3.2.1.5. Les études de psychologie

Durant vos trois années d'études de Psychologie (vous avez validé la première année par équivalence), vous travaillez parallèlement pour subvenir à vos besoins. La première année, vous trouvez un emploi dans le tourisme comme concepteur de voyages organisés personnalisés auprès d'une agence. La deuxième année, vous obtenez un poste de professeur d'anglais en collège. Vous avez des classes de sixième, cinquième et quelques classes pratiques. Pour votre année de Maîtrise, vous enseignez à des classes de seconde, première et terminale. L'enseignement n'est pour vous qu'alimentaire mais vous essayez de le faire consciencieusement. Ce fragment de cursus professionnel constitue pour vous une rencontre avec des adolescents mais aussi la transmission d'un savoir à leur intention.

Dans la même période, vous êtes curieuse de tout ce qui tourne autour de la Psychanalyse. Vous assistez, par exemple, aux séminaires de Lacan à la faculté de Droit. Il y a alors tellement de monde que pour obtenir une place assise, vous assistez, comme beaucoup d'autres, au cours de Droit précédent.

A la faculté, vous avez comme enseignants, entre autres, P. Fedida ou encore O. Bourguignon qui est alors jeune professionnelle. La coloration théorique de l'université est proche de l'EFP bien que certains enseignants soient de l'AFP ou encore de l'Institut.

Vous êtes intéressée par ce qui concerne la délinquance et la criminalité et aimeriez peut-être vous spécialiser dans ce domaine. Vous faites d'ailleurs votre stage de Licence à Vauhallan dans une institution pilote gérée conjointement par le Ministère de la justice et par le Ministère de la Santé, auprès du Professeur Roumageon, spécialiste en criminologie. La population accueillie est celle de jeunes adolescents délinquants entre 13 et 15 ans, souvent délirants et ayant commis des délits graves. Vous remarquez dans le fonctionnement institutionnel un clivage entre l'équipe éducative et le corps des "psy". Vous utilisez cette observation comme thème de votre travail de stage.

De vos expériences de terrain réalisées à cette période, vous vous souvenez de vos interrogations concernant la relation clinique telle que vous l'avez observée. Elle vous laissait perplexe quant à l'écoute de l'autre ou au respect de la temporalité qui est la sienne. Vous évoquez par exemple, la passation d'un test auprès d'un enfant extrêmement perturbé. Le thérapeute ne parvenant pas à le faire asseoir a tout simplement saisi l'enfant pour l'y contraindre. Il en a résulté un refus de l'enfant de répondre aux items du test.

Prendre le temps d'écouter l'autre à son rythme. Voilà une attitude à laquelle vous vous attachez. Pourtant, petite, vous vous rappelez plutôt votre sens de l'observation que vous saviez parfois utiliser à servir vos fins. En évoquant cette faculté, vous vous qualifiez même de "visuelle". Aujourd'hui vous parlez d'un processus de déplacement qui s'est opéré entre le visuel et l'écoute. Vous mobilisez autrement ces deux sens à tel point que, passionnée de cinéma depuis votre enfance, vous réalisez qu'avec les années d'analyse (comme analysée et analyste), ce glissement a joué également dans ce domaine. A ce sujet, vous revient en mémoire une hypothèse de votre analyste au début de votre travail, à propos de l'évocation de votre passion pour le cinéma. Il vous a suggéré à l'époque qu'à force de patients et donc d'analyses, vous iriez de moins en moins au cinéma car l'imaginaire de ceux-ci viendrait remplacer l'imaginaire du cinéma... Ne dites-vous pas, aujourd'hui, être capable "d'imaginariser" les représentations de vos patients ? Ou pour reprendre votre citation de Nasio, n'êtes-vous pas capable d'halluciner ce que dit le patient ?

Au terme de votre Maîtrise, vous optez pour le Diplôme de Psychologue Clinicien. Cela vous engage dans deux années supplémentaires d'études. L'enseignement est conditionné à une pratique clinique parallèle. Vous trouvez à exercer en banlieue parisienne dans une clinique psychiatrique privée pour adultes en tant que thérapeute de groupe. Vous rencontrez alors la "folie". Vous ne pouvez pas pratiquer un travail dans l'écoute mais plus dans la thérapeutique³⁵. Vous prenez en charge l'animation d'un groupe de patients qui vont réaliser une adaptation libre du Petit Prince qu'ils monteront, ensuite, en pièce de théâtre au sein de la clinique. A la faculté, vous avez suivi une formation au psychodrame et aux jeux de rôle. Ayant fait de la danse classique dans votre enfance, vous mettez à profit ces différentes compétences pour organiser également des ateliers d'expression corporelle. A l'université, vous participez régulièrement à un groupe de supervision au sein duquel vous analysez les points cliniques rencontrés sur votre lieu de pratique. A la clinique, vous travaillez avec six psychiatres-analystes dont deux médecins-directeurs. Certains se revendiquent de l'Institut et d'autres de l'EFP. Vous assistez parfois à des synthèses où participent Racamier ou Lebovici (l'Institut) lorsqu'il est question de leurs patients qu'ils ont adressés à la clinique. Vos deux années passées au contact de ces différentes personnalités ont un impact important sur votre pratique clinique et influencent fortement votre réflexion théorique. En effet, votre analyste ayant été analysé par F. Perrier est membre du Quatrième Groupe. Au travers des différents praticiens intervenant dans la clinique, vous côtoyez d'autres écoles de pensées psychanalytique et cela vous nourrit davantage.

³⁵ c'est vous qui faites cette différence !

3.2.1.6. Premiers postes

Par relations amicales, vous êtes introduite auprès de Chassagny pour un poste de psychanalyste dans un CMPP d'une grande ville du Grand Ouest. Après plusieurs entretiens, votre candidature est retenue. Vous acceptez de travailler en province mais vous gardez votre lieu de vie sur Paris. Vous commencez à exercer comme analyste d'enfants début 1977. Vous avez presque 33 ans et êtes diplômée depuis moins d'un an. De votre point de vue, vous estimez avoir progressé lentement. Pourtant, concrètement, bien que n'ayant pas terminé votre analyse, vous avez trouvé un poste moins d'un an après votre Diplôme.

Faire des psychothérapies analytiques d'enfants vous incite à commencer un contrôle à leur sujet. Vous engagez un travail avec un analyste de l'EFP qui vous a précédée dans cette institution. Vous trouvez cependant que cette particularité entache vos contrôles car leur contenu dérive parfois sur des questions plus spécifiques au lieu CMPP qu'à votre pratique clinique. D'autre part, vous estimez que ces supervisions reflètent par trop une coloration plutôt littéraire au détriment de la clinique pure. Vous quittez ce psychanalyste au terme d'une année de contrôle.

Cependant, vous refusez de vous dire que vous venez de vous engager dans un parcours professionnel linéaire. Votre tempérament vous conduit à éviter l'enfermement. A vos yeux, le travail d'analyste peut vous y aider. Pour vous, mais à la suite de Freud -pour qui l'analyste doit savoir s'adapter à son patient- ou encore de Lacan -pour qui le thérapeute change de place-, chaque patient met l'analyste à des places différentes. Les patients s'adressent à vous et vous entendent de la place qu'ils vous donnent. Grâce à ce processus, vous imaginez réussir à ne pas vous sentir "installée".

Dans cette institution, vous travaillez aux côtés d'une orthophoniste formée à la Pédagogie Relationnelle du Langage dont Chassagny est le théoricien. Celle-ci projette l'ouverture d'un CMPP à proximité d'une autre grande ville du Grand Ouest plus proche de la Capitale et vous propose de l'accompagner dans cette aventure. Vous la suivez. Le 7 septembre 1979, s'ouvre officiellement à la clientèle cette nouvelle institution de soins en ambulatoire. Vous y exercez encore aujourd'hui et avez un certain attachement pour ce lieu.

Toutefois, vous ne "lâchez" l'autre CMPP que progressivement. Par respect pour le travail thérapeutique engagé par vos patients, vos temps de présence dans chacun des lieux vont proportionnellement s'inverser au fil des mois. Entre-temps, vous trouvez un temps partiel dans un troisième CMPP, à proximité de celui que vous avez vu naître. Par ailleurs, un des

psychiatres-analystes que vous avez côtoyés pendant les deux années de votre Diplôme vous contacte pour vous proposer un poste dans un foyer éducatif de la grande région parisienne. Vous démissionnez de votre tout premier poste en même temps que vous acceptez celui-ci. Vous exercez alors dans trois lieux différents, deux dans le Grand Ouest et un près de la Capitale.

Dans ce dernier, vous travaillez auprès de jeunes filles et de fillettes abandonnées ou dont les parents ont été déchus de leurs droits. Il s'agit d'une institution de confession catholique très marquée où évoluent des religieuses et des éducatrices. L'institution vous demande de participer à des synthèses d'équipe où il est question du vécu quotidien de vos patientes dans toute sa crudité, ce que vous appelez leur réalité. Or, pour vous il est cliniquement et techniquement inadmissible d'avoir accès à ce pan de leur vie ailleurs que dans les séances. Cela risquerait de parasiter le travail qu'elles ont entrepris ou entreprennent difficilement pendant celles-ci. Votre domaine d'intervention touche à leur réalité psychique, à leur inconscient, à tout ce matériel qu'elles peuvent déployer pendant vos rencontres ³⁶. Vous proposez, comme alternative, de recevoir en entretien préférentiellement chaque éducatrice chargée d'une situation en tant que substitut parental. N'obtenant pas satisfaction et refusant de vous conformer à cette contrainte institutionnelle, vous quittez la clinique au bout d'une petite année de présence.

3.2.1.7. Ouverture d'un cabinet privé

Les années 80 sont engagées. Peu avant, votre père, malade, décède. Voilà près de 8 ans que vous êtes en analyse. A peu près au même moment, vous terminez votre première tranche et vous décidez de vous installer en cabinet privé tout en prenant soin de conserver votre travail en institution. Aujourd'hui encore vous continuez de fonctionner professionnellement ainsi, entre la Capitale et les deux CMPP du Grand Ouest.

Fin 85 début 86, vous traversez, dans votre vie personnelle, une crise existentielle. Vous doutez de votre (ou de la ?) pratique psychanalytique. Vous ne remettez pas en cause la théorie mais votre efficacité de thérapeute. Votre questionnement vous pousse à vous demander si vous êtes bien à votre place en tant que thérapeute. Pourtant, vous vivez à cette

³⁶ Vous dites ne pas avoir à savoir la réalité de vos patients. Pour vous, l'important, c'est ce que vos patients vous disent et non ce que vous en apprenez ailleurs. Le cadre et le dispositif psychanalytiques sont là pour que vos patients puissent exprimer leurs rêves et leurs fantasmes.

période-là en pleine quiétude professionnelle. Pas de problèmes institutionnels, pas de cas cliniques graves ayant abouti à des suicides. Aujourd'hui, vous mettez cette traversée d'incertitudes sur le compte d'une lutte interne entre cette quiétude teintée de monotonie et votre tempérament aventureux. Bien évidemment, vous ne pouvez pas faire autrement que de retourner sur le divan. Cette contrainte a l'amertume d'un échec. Vous vous interrogez sur la qualité de votre première tranche -"qu'est-ce que j'ai fait pendant huit ans ?"- Néanmoins, cette deuxième tranche vous entraîne dans un travail analytique beaucoup plus constructif et profond que la première. Elle occupera quatre nouvelles années de votre vie.

3.2.2. INFLUENCES

3.2.2.1. Analyse

Votre analyse se réalise en deux temps, une première tranche de huit ans et une seconde de quatre ans. Six années séparent votre retour sur le divan. Bien évidemment, votre thérapie vous est personnelle et intime et mon propos n'est pas d'essayer de violer ce secret. D'ailleurs vous ne m'en avez rien dit sinon peut-être l'effet déstabilisant qu'une telle entreprise a eu sur votre équilibre psychique; la découverte de votre inconscient et de votre "*inquiétante étrangeté*" pour reprendre les termes de Freud ³⁷. La cure fut une aventure dont le dépliement a façonné en vous une nouvelle manière de penser le monde.

3.2.2.2. Affiliation

Jeune diplômée, vous devenez membre (ME) de l'AFP (fondée par Lacan). Votre participation au sein de cette Ecole dure un an. Vous y seriez restée volontiers plus longtemps mais l'atmosphère bouillonnante et conflictuelle quasi permanente a eu raison de l'admiration que vous portiez à la pensée lacanienne. Vous choisissez alors d'être élève au Quatrième Groupe pendant quatre ans. Vous vous inscrivez ensuite pendant deux ans au Centre de formation et de recherches psychanalytiques (CFRP) sous l'égide de Maud Mannoni. Enfin, pour votre dernière tentative d'affiliation, vous obtenez l'agrément pour entrer à l'Ecole freudienne. Celle-ci constitue un des "éclats" de la dissolution de l'AFP en 1980 par Lacan et se pose comme l'héritière de sa pensée. Vous ne le renouvelez pas après un an de collaboration car vous trouvez son fonctionnement trop universitaire. Je crois que cette valse des adhésions à différentes chapelles reflète votre refus de vous insérer dans un étiquetage théorique figé. Lorsque nous abordons des points théoriques ensemble, vous faites parfois appel à des auteurs mais ils sont très diversifiés et cités selon la vignette clinique évoquée. C'est ainsi que vous pouvez "convoquer" Freud, Ferenczi, Dolto, Winnicott, Nasio, Joyce Mc Dougall,... Mais ce faisant, j'ai toujours cette étonnante sensation que vos énoncés sont vôtres, que vos références théoriques sont digérées, élaborées, qu'elles vous appartiennent dorénavant.

³⁷ "[...] ils savent bien [...] qu'il leur faudra traverser des régions extrêmement inquiétantes d'un pays inconnu; c'est alors comme une descente aux enfers. [...] nous sommes nous-mêmes, ainsi que nous le rappellent souvent nos clients, "passés par là". Nous avons tous connu les affres et les angoisses de nos propres drames inconscients." C. Brodeur, *op. cit.*

3.2.2.3. Formation

Séminaires

Vous assistez aux séminaires de F. Dolto pendant vos études et après votre diplôme. Vous prenez part également à ceux de Lacan et cessez de les suivre fin des années 70. Ce n'est que plus tard que vous participez à deux séminaires de Nasio. Avec le premier -1987/1991-, vous collaborez à un groupe de travail qui va durer quatre ans et enrichir pleinement votre clinique. Le deuxième est bref et subsiste tout juste un an. Vous êtes insatisfaite de la qualité des échanges théoriques qui animent le groupe de travail auquel vous êtes associée. Vous réalisez que vos partenaires se nourrissent plus de vous qu'ils ne vous apportent une ouverture conceptuelle. Vous comprenez alors qu'un virage s'est opéré dans votre parcours, un peu comme si vous étiez passée de l'autre côté de la barrière, du côté de celui qui peut à présent initier les novices. C'est pourquoi, actuellement, vous ne collaborez plus à aucun groupe de travail formalisé.

Contrôles

Nonobstant votre premier contrôle écourté, vous vous engagez par trois fois dans de nouvelles supervisions. Les deux premières durent chacune quatre années, la troisième est récente (depuis six mois environ) et vous souhaitez la prolonger assez longtemps. La psychanalyste qui vous reçoit est une personne "atypique" de l'Institut. Elle jouit d'une renommée internationale. Vous avez décidé de recommencer un travail de contrôle après plusieurs années d'interruption pour deux raisons essentielles. D'une part, votre intérêt pour cette psychanalyste est ancien. Vous lui reconnaissez, entre autres, un apport théorique sur la clinique de la perversion qui vous a permis de progresser dans votre pratique. D'autre part, vous recevez en analyse depuis quelques mois des patientes victimes d'inceste et vous avez ressenti le besoin d'approfondir votre expérience thérapeutique à ce sujet. Pour vous l'approche théorique de cette psychanalyste rejoint cette problématique.

L'occasion s'est présentée à vous d'obtenir un rendez-vous avec elle. Elle avait à ce moment-là un créneau disponible dans son emploi du temps. Vous vous êtes entendues sur un fonctionnement relativement souple. Vos séances ne sont pas très rapprochées (de l'ordre d'une rencontre par mois), ni programmées trop à l'avance (vos rendez-vous sont convenus d'une rencontre à l'autre) mais ce rythme vous convient.

Vous racontez vos séances comme un temps de travail très cérébral, très théorisé. A vos yeux, votre cheminement clinique ne provient pas purement de la théorisation de votre contrôleur mais plutôt de l'émotion qu'elle exprime dans ses interprétations. Vous apportez

vosre matériel clinique et vous l'élaborez avec elle. Pourtant, simultanément, elle vous pousse plus en avant dans vos réflexions grâce à son côté humain, à sa faculté de dévoiler ses affects qui font ainsi retour sur vous. Il n'est jamais question en ce lieu, de vous-même ou des institutions dans lesquelles vous exercez contrairement à vos deux anciens contrôles.

Pour vos deux précédents contrôles, vous avez opté, d'abord pour un membre du Quatrième Groupe, puis pour un membre de l'Institut. Chacun d'eux avait travaillé en institution. Ce fut l'un des facteurs décisifs de votre choix. Le second touchait à leur orientation théorique. Vous ne cherchiez pas en effet, quelqu'un de trop proche de vos idées -bien que votre analyste fût analysé par le fondateur du Quatrième Groupe-. Pour vous les contrôles ont cela d'important et d'utile de pouvoir permettre à qui le désire de se "frotter" à d'autres points de vue.

Je crois qu'avec votre analyste-contrôleur actuelle vous n'avez plus besoin d'aborder les questions qui touchent à l'institution ou qui vous sont plus personnelles parce que vous évoluez aujourd'hui en harmonie dans vos institutions. Je postule que cet équilibre est né de votre maturité et de votre humilité professionnelles qui se sont construites au fil de vos années de pratique clinique grâce à votre position de plus en plus adogmatique (même si Freud vous tient à coeur et que vous avez pour Lacan une considération de l'élève face à un grand théoricien ³⁸). J'en veux pour preuve la façon dont l'histoire du CMPP -lieu de mon stage- me fut racontée. A votre sujet, il fut évoqué un changement radical dans vos prises de position ou dans votre façon de les faire valoir. Il en résulte aujourd'hui cette place que l'on vous prête de représenter un peu l'âme de cette institution.

³⁸ n'avait-il pas, pour vous, sa place au Collège de France ?

3.2.3. PRATIQUE ACTUELLE AU CMPP

3.2.3.1. *Prolégomènes*

Je n'ai pu observer Laure en conduite d'entretien préliminaire qu'à quatre reprises en raison principalement de la liste d'attente et de son corollaire, le délai -3 à 6 mois-³⁹. C'est un état de fait dû aux contraintes du terrain de stage que je regrette mais qui m'a quand même permis de collecter quelque matériel. Bien évidemment il n'est pas question ici de décrire le dispositif thérapeutique mis en place par Laure lors de ces premières rencontres à partir de l'approche psychanalytique et de ses concepts préétablis. Je fais également le choix de ne pas retranscrire en totalité le contenu des entretiens car il ne m'a été possible de consigner exhaustivement que l'un d'entre eux. Pour les trois autres la prise de notes fut soit irréalisable comme lors de l'observation n°1, soit très difficile. Naturellement l'écriture immédiatement après-coup (c'est-à-dire postérieure à l'analyse faite avec Laure) ne peut pas restituer objectivement le fil de la séance. Elle est non seulement empreinte du regard de Laure mais aussi du défaut toujours probable de ma mémoire. Je ferais trois dernières remarques. Pour chacun des premiers entretiens, Laure a demandé, hors de ma présence, la possibilité que je participe à la rencontre. A part une maman qui a pris un certain temps de réflexion, chaque famille a donné d'emblée son accord. Je les en ai, à chaque fois, remerciés au moment du rituel des salutations. D'autre part, dès le début de l'entretien, Laure a l'habitude de se présenter comme psychanalyste et ne prend aucune note en séance. Enfin les commentaires que je fais à la fin de chaque vignette sont évidemment le fruit d'une élaboration et n'ont rien de spontané. Pendant les entretiens, il m'était très difficile d'observer, d'écouter, d'essayer de saisir les interactions entre chacun et d'imaginer ce que chacun pensait du désordre évoqué⁴⁰. Le rôle d'apprenti thérapeute est décidément bien éprouvant !...

³⁹ quand un créneau se dégageait dans son emploi du temps, une date avec peu de latitude -due à ses jours de présence- était proposée à la famille dont l'inscription était la plus ancienne. Trois cas de figure étaient possibles : soit la famille donnait suite, soit elle avait trouvé une solution ailleurs ou les difficultés avaient disparu d'elles-mêmes, soit elle restait muette -rare-.

⁴⁰ Pourtant, dans le souci d'appliquer à la lettre les conseils et consignes du cours de méthodologie, j'ai essayé de garder à l'esprit l'objet de mes observations, à savoir, Laure et sa technique, la personne reçue en séance et sa demande, ma présence, mon crayon et mon cahier ainsi que les différentes interactions en jeu. Etant donné que ma présence au premier entretien a été acceptée par la personne venue consulter, que pense-t-elle que je cherche à apprendre, que pense-t-elle que je pense de ce qu'elle dit ? Par rapport à Laure quelles compétences lui attribue-t-elle, que pense-t-elle que celle-ci pense de ce qu'elle dit ? Quand Laure jette un regard sur moi, s'interroge-t-elle sur ce que je suis en train de me dire à propos de sa pratique ?

3.2.3.2. *La topographie du bureau*

Le CMPP présente cette particularité d'être scindé en deux lieux séparés par un sas d'entrée commun à tout l'immeuble. Le premier espace et le plus ancien comprend principalement, le secrétariat qui fait office également d'accueil, le bureau du directeur administratif, le bureau d'un des thérapeutes -le dernier arrivé dans la maison- et la salle d'attente. Les autres lieux de consultation (six plus un -la salle de psychomotricité qui fait fonction à ses heures de salle de réunion-) se partagent le second territoire. Laure a gardé le même bureau depuis la construction de cette deuxième partie de l'institution qu'a nécessitée le développement de l'équipe lié à l'augmentation de la population reçue.

Laure reçoit ses patients dans une pièce rectangulaire de petite superficie. L'entrée est décentrée sur la gauche. Une porte-fenêtre opposée ouvre sur le parking mais elle est condamnée par LE divan. Il s'agit d'un canapé mousse flanqué de ses deux chauffeuses très inconfortables à mon gré. Celles-ci délimitent la porte d'entrée : une face à elle mais collée au mur gauche, la seconde à sa droite également plaquée contre le mur. A gauche du canapé ⁴¹, se trouve un meuble sur lequel est posée une immense plante verte qui déborde sur l'assise. Ce meuble contient divers jouets. Dans ses tiroirs on peut trouver des ballons de baudruche à gonfler et quelques livres. A droite du canapé, on aperçoit une sorte de table de chevet qui fait fonction de bureau à Laure. Elle y conserve les oeuvres inachevées des enfants reçus en thérapie. Toutefois, pas de trace de dossiers ou de notes car Laure les emporte avec elle dans son appartement parisien. Puis apparaît là, enfin, LE fauteuil ⁴², en cuir noir sur pied pivotant à roulettes. A sa droite sont installées une table et une chaise destinées aux enfants ou aux adolescents qui souhaiteraient s'exprimer par le dessin, la pâte à modeler, le découpage... Deux bacs à jouets sur roulettes sont soigneusement rangés entre la table et la chauffeuse. Les murs de couleur claire sont laissés brut à l'exception d'une affiche représentant un nu de Willy Ronis suspendu au dessus de la table de chevet et de deux petites aquarelles.

⁴¹ tel que le voit l'observateur en entrant.

⁴² certainement plus confortable que l'ensemble canapé-chauffeuses.

3.2.3.3. *Vignettes cliniques*⁴³

➤ **Observation n° 1 : Bertrand ou l'enfant contorsionniste**

Bertrand vient accompagné de sa mère. C'est un petit garçon de 7 ans. Il a un frère de 10 ans et une jeune soeur de 3 ans ½.

Raison de la demande : timidité

Origine : la maman

Laure ouvre l'entretien et s'adresse à Bertrand pour lui demander s'il sait pourquoi il est là.

Bertrand dit le savoir mais ne s'explique pas car "*comme c'est notre métier, Laure et moi sommes supposées connaître les raisons de sa venue*".

Laure lui spécifie que pendant la séance, il peut bouger, s'installer à la table -qu'elle désigne-, dessiner, faire de la pâte à modeler...

Bertrand ne bouge pas.

La maman prend la parole, s'adresse à son fils et lui reformule la question initiale de Laure en utilisant un style "psychanalytisé".

Pas d'effet, Bertrand se tait. Il a la bougeotte mais reste assis. Il ne cesse d'occuper ses mains, triture les rideaux derrière lui, se tripote les membres, touche sa mère.

Alors la maman se sent obligée d'expliquer. Bertrand est un enfant qui ne peut pas dire bonjour. Ses difficultés sont telles qu'il désespère les autres.

Laure laisse la maman évoquer comment elle vit les difficultés de son fils pendant un moment.

Puis elle s'adresse à Bertrand et lui demande s'il a peur de dire bonjour à tout le monde ou seulement à quelques personnes. (j'apprendrai après que cette intervention s'étayait sur les tous premiers instants de la rencontre en salle d'attente où, là, Bertrand avait d'emblée serré la main de Laure et dit bonjour).

Bertrand ne répond pas.

Immédiatement, la maman repose le même genre de question à son fils. Il se dépie alors devant nous un échange entre la mère et son fils qui me fait penser à un simulacre d'entretien.

⁴³ bien évidemment, aucun des noms utilisés ne correspond à la réalité.

Laure placide dans son fauteuil semble écouter pendant que moi, je bouillonne sur ma chauffeuse surprise et interloquée par la saynète qui se joue devant moi.

Tout d'un coup, Laure met fin à l'échange pour questionner la maman sur la vie à la maison. Une seconde saynète s'ébauche entre Bertrand et sa maman. Il est question de rivalité entre Bertrand et sa benjamine. Bertrand évoque son envie de lui donner un coup de pieds pour l'écartier des bras de sa mère.

Laure intervient, ici, en spécifiant à Bertrand qu'il ne peut pas le faire mais qu'il a le droit de le dessiner ou de le dire -elle lui montre à nouveau la table-. Bertrand ne se lève pas mais parle d'une figurine en pâte à modeler représentant sa soeur qu'il briserait en deux.

La maman reprend alors la parole pour décrire le caractère de sa fille.

Laure l'interroge sur la naissance de celle-ci.

La maman se fait préciser "*l'accouchement ou la grossesse ?*"

Laure répond "*commencez par la grossesse*".

La maman évoque une grossesse difficile et précise "*on ne savait pas quel bébé on allait avoir*". Elle a dû garder le lit.

Laure spécifie "*la position allongée*".

La mère s'adresse alors à son fils et lui rappelle "*le petit virus qui [l'a] embêtée et qui voulait ouvrir la porte pour que [sa soeur] sorte*". Un nouvel échange s'engage entre eux deux. La maman évoque la nécessité pour elle de marquer la différence entre Bertrand et son frère aîné.

Laure intervient et interroge cette importance en faisant référence à l'histoire familiale de la maman. Bien évidemment cela conduit celle-ci à parler de sa famille mais très brièvement, toutefois.

Bertrand prend la parole et dit qu'il voudrait être plus avec sa mère. En même temps, il la montre et désigne ses genoux, puis il se désarticule et glisse une jambe sur elle, enfin il lui touche le nez ⁴⁴.

⁴⁴ Dans le travail d'analyse après-coup faite avec Laure, celle-ci me fera remarquer que c'est précisément au moment où la maman a évoqué la grossesse et la naissance de sa fille que Bertrand lui a touché le nez. Et Laure de me spécifier l'homologie : "*nez, nouveau-né*" !...

Laure suspend leur échange et s'adresse à Bertrand. Elle lui rappelle que dans une famille chacun a sa place et qu'il ne peut pas l'échanger. Elle insiste alors sur la place de son père qu'il ne peut pas prendre tout comme personne ne peut lui prendre la sienne.

Laure interrompt la séance et demande à Bertrand s'il veut revenir.

Il ne sait pas.

Une dernière fois, la mère prend la parole et mène l'échange. Elle veut à tout prix que son fils réponde.

Laure intervient et lui signifie qu'il peut venir au CMPP juste pour lui dire qu'il ne veut pas poursuivre les séances.

Bertrand est venu à une deuxième séance. Après un certain délai, il y a eu deux nouvelles séances. Puis, il n'a pas donné suite.

Commentaires

Les quelques interventions de Laure me laissent entrevoir l'étiologie qu'elle a élaborée au fil de l'entretien. Elle pense triangulation mal équilibrée, complexe d'Oedipe et par conséquent se pose en tiers par ses adresses à Bertrand. Ainsi par exemple, lorsqu'elle explique à Bertrand qu'il ne peut pas prendre la place de son père ou encore que dans une famille chacun a une place bien déterminée. Bien évidemment elle met cette étiologie en lien avec l'histoire de la mère et une problématique identique chez elle et c'est pourquoi, elle va interroger son histoire. Si la mère n'a pas résolu son complexe d'Oedipe, elle n'est pas en mesure d'aider son fils à franchir cette étape. La boucle est bouclée... Ce premier entretien montre clairement comment et combien un dispositif peut influencer le patient. La relation est devenue complètement asymétrique pour la maman à partir du moment où celle-ci a franchi la porte du bureau de Laure. Son comportement est apparu artificiel et résultait de façon étonnante de l'effet du dispositif. Ce qui m'a le plus frappé alors chez cette maman fut le contenu des énoncés qu'elle destinait uniquement à Laure (elle avait accepté ma présence comme stagiaire mais ne m'a regardée qu'une fois). Ils sonnaient "faux", dépourvus de naturel, tout empreints d'étiologie psychanalytique comme si cette professionnelle de l'éducation, mise en échec dans son rôle de mère n'avait plus qu'eux pour faire valoir ses compétences. Comme si elle avait besoin de montrer à Laure qu'elle *connaissait la cause des symptômes qu'elle évoquait chez son fils*.

Un tel effet s'est répercuté aussi sur Bertrand. Du moins c'est l'impression que m'a donnée son premier énoncé relatif à sa présence et à notre rôle : *comme c'est notre*

métier, Laure et moi étions supposées connaître les raisons de sa venue. Cette influence en cascade a abouti à ce que j'ai appelé simulacre d'entretien ou saynète. Le plus étrange, c'est que la cascade s'est propagée jusqu'à moi et a influencé ma façon d'observer. Je me suis identifiée à cette femme et je me suis demandée comment je réagis si j'étais à sa place et surtout si mes filles ne me voyaient pas comme j'étais en train de percevoir cette femme. Ont alors défilé dans ma tête des saynètes de mon quotidien avec mes filles où il était question de ma façon d'être avec elles et de leur parler.

Laure et moi avons reparlé de ce premier entretien tout de suite après la consultation. Laure a semblé surprise par ma réserve et mes questionnements avoués (qui il faut bien le dire avaient freiné mon aisance habituelle). Elle a suggéré de les associer à un effet de collusion qui proviendrait de l'interaction entre nos professions similaires, notre secteur géographique d'intervention commun, mes propres études de psychologie et la séance elle-même mais cette explication ne me satisfait pas pleinement compte tenu de mes remarques précédentes.

➤ **Observation n° 2 : Simon ou l'enfant docile livrant ses symptômes**

Simon vient accompagné de ses parents. Simon est un petit garçon de 7 ans ½.

Raison de la demande : hypertonie engendrant des crises de larmes pour aller à l'école; régression.

Origine : conseils du médecin-traitant.

Simon s'installe d'emblée à la table et utilise la pâte à modeler puis dessine.

Laure s'adresse à lui et lui demande s'il sait pourquoi il est là aujourd'hui.

Simon répond par l'affirmative et explique "*je ne peux pas me séparer de mes parents.*

A la rentrée, je ne voulais pas quitter ma maman. Elle m'a donné un porte-bonheur pour m'aider".

Les parents prennent la parole à tour de rôle et explicitent. La famille était en camp de vacances cet été. Les parents devaient partir en randonnée. Simon devait aller au club enfant pendant leur absence. Il n'a jamais voulu. Il a accompagné ses parents en randonnée plusieurs jours de suite. Ils ont fini par lui imposer le club. Simon a beaucoup pleuré puis cela lui a plu et il a voulu y retourner. Le père précise que Simon a peur de tout ce qui est nouveau, il commence par pleurer puis s'adapte.

Laure s'adresse à Simon. Elle l'interpelle sur ce que viennent de dire ses parents et lui demande à quoi il associe cette peur d'être séparé d'eux.

D'emblée Simon associe avec une fessée qui l'a beaucoup marqué et qu'il a reçue de son père juste avant l'été.

Le papa intervient et demande à son fils qu'il explique pourquoi une telle fessée. Simon n'y parvient pas.

C'est donc le père qui explicite son geste : son fils a fugué de l'école.

J'ai le sentiment qu'il veut justifier cette fessée comme s'il craignait que Laure et moi puissions penser qu'il y a de la violence dans cette famille.

En fait, un jour d'école, le père a rencontré un ami qui lui a annoncé avoir croisé son fils dans les rues de la ville entre midi et deux. Bien évidemment, à la sortie de classe, il a demandé à son fils de raconter sa journée. Ce dernier s'est bien gardé d'évoquer son escapade. Sous l'emprise d'une peur intense, le père lui a donné LA fessée.

Simon prend la parole et explique qu'il avait vu le portail ouvert et qu'il voulait seulement rentrer chez lui.

Dans mon coin, je ne peux pas m'empêcher de penser "*mais pourquoi une fessée sans explication. Pourquoi n'a t-il pas cherché à voir les institutrices ? Pourquoi n'a t-il pas déversé sa colère sur elles ? Colère ou frayeur ?*"

Laure intervient et s'adresse à Simon "*ton papa a eu peur comme si tu étais perdu*".

La maman prend alors la parole et évoque la mort d'un premier enfant à l'âge de deux jours après une grossesse difficile, cinq ans avant la naissance de Simon. Ils n'en ont jamais parlé à Simon. Elle relate une période très pénible pour elle et son mari -qui se broie les doigts et se tord les pieds en écoutant son épouse; qui cherche plusieurs fois à croiser mon regard-. Une souffrance extrême pèse dans la séance. Elle parle de son médecin de l'époque avec beaucoup d'amertume. Il lui aurait dit alors qu'elle était incapable d'avoir un enfant. Le couple a entamé une procédure d'adoption. Le jour même où ils ont obtenu leur agrément et une proposition d'adoption, elle a su qu'elle était enceinte de Simon. Le couple n'a donc pas donné suite à l'adoption. Un deuxième enfant, une fille, est né cinq après.

Pendant que les parents évoquent ce passé douloureux, Simon produit un travail de dessin, de découpage et de collage. Sur un premier cercle plein, il dessine en son centre Marie et Jésus dans la crèche (nous sommes le 7 janvier donc près de Noël). En périphérie, il dessine Joseph. Il évide le centre d'un deuxième cercle qu'il colle sur le premier de sorte que l'on ne voie de prime abord que Marie et Jésus réunis. Il faut soulever le papier pour découvrir Joseph. Il annote "*je vous aime*"⁴⁵.

Laure s'adresse à Simon et lui fait remarquer qu'il avait un frère aîné et que lui est le deuxième fils.

Un peu plus tard dans la séance, le père regrettant que son fils ne cherche pas la compagnie de copains, est invité par Laure à évoquer sa jeunesse. Il est le deuxième et dernier garçon de la famille. Enfant, il a beaucoup joué avec son frère. Ils habitaient en campagne et n'avaient pas de camarades à proximité.

Simon vient régulièrement à ses séances.

⁴⁵ J'ai appris par après que Simon avait réellement écrit "*je vous aime*". En effet, lors de la première séance, Laure ne s'était pas aperçu de l'annotation. Ce fut moi qui la lui ai soulignée. A la séance suivante, l'enfant ayant demandé son oeuvre, Laure a mis en place un travail autour de ce mot mal orthographié. Car pour elle il existait bien évidemment une homologie entre "aine" et "haine" quand bien même Simon aurait mal écrit son "m" !

Commentaires

Cette situation fut la seule qui a abouti à une présentation en synthèse au terme des six premiers entretiens. N'ayant pu assister qu'à l'unique première rencontre, j'étais persuadée que j'allais découvrir de nouveaux éléments cliniques. Ce ne fut pas réellement le cas. Au contraire, Laure a visiblement évoqué très brièvement la problématique délaissant à ma grande surprise des points importants dont nous avons pourtant discuté dans notre travail d'après-coup. J'ai cherché à comprendre la stratégie implicite qui justifierait cette sorte de tri dans l'information rapportée. Laure m'a expliqué ne faire sciemment aucun tri. Elle ne se remémore jamais aucune situation avant la synthèse. Elle préfère laisser libre cours à une évocation spontanée. Elle utilise alors les "omissions" comme source de travail après-coup à l'occasion de ce qu'elle appelle un auto-contrôle.

Là encore, je saisis son étiologie implicite qui touche plus les parents que l'enfant lui-même. Elle pense traumatisme autour de la maternité et de la paternité, et culpabilité d'avoir renoncé à l'adoption. Pour Laure, Simon a mis en scène la perte de son frère aîné en quittant l'école ou du moins elle fait l'hypothèse que le père l'a vécu comme tel et que cet événement est venu réactiver une histoire non digérée. Elle s'adresse très peu à Simon mais plus aux parents et plus précisément au papa. Toutefois, son interprétation venant scander l'épisode de la fugue est opérante. Elle ne semble pas en lien avec une étiologie définie mais vise à déclencher quelque chose. Lorsque nous avons élaboré dans l'après-coup les éléments de l'entretien, Laure a fait allusion aux effets qu'a eus l'histoire du deuil de ce bébé sur sa façon d'écouter, combien cela l'avait touchée. Aussi étrange que cela puisse paraître, il s'agit précisément de cette même situation clinique qui fut à l'origine de mon "inversion d'expertise"⁴⁶ et qui a engendré le début de mes doutes.⁴⁷

⁴⁶ j'emprunte cette notion à Tobie Nathan pour illustrer un processus de changement radical de point de vue sur un objet.

⁴⁷ qui est venue me remettre en mémoire que moi aussi, j'aurais dû avoir une soeur aînée. Cependant je n'y ai pensé qu'après la séance.

➤ **Observation n° 3 : Didier ou comment accepter l'aide humanitaire.**

Didier vient accompagné de sa famille d'accueil. Il a refusé d'être reçu seul.

Raison de la demande : refuse de voir sa mère d'accueil.

Origine : les parents d'accueil.

Didier est un adolescent de presque 18 ans exilé du Bangladesh et de religion Bouddhiste. Il est arrivé en France il y a plus de 10 ans avec 72 enfants. Ils ont tous été placés dans des familles d'accueil. On lui a imposé la nationalité française et la francisation de son nom. Avant il portait le nom de sa tribu qui était celui de sa langue. La famille qui a accueilli Didier a trois enfants.

Laure ouvre l'entretien en se présentant comme psychanalyste.

D'emblée, Didier explique qu'il est venu à la demande de sa famille d'accueil mais qu'il n'y croit pas, que ça ne sert à rien.

Le père expose alors le symptôme et la cause qu'il lui attribue. Didier est en sérieux conflit avec sa mère. Pour lui, ceci est en lien avec les origines de Didier qui a été élevé dans un monde d'hommes.

Laure s'adresse à la mère et lui demande d'évoquer les circonstances de l'accueil de Didier.

Immédiatement, celle-ci relate sa déception lorsqu'elle a su qu'il avait déjà 9 ans. Elle pensait avoir un enfant en bas âge et lui arrivait Didier qui du même coup devenait l'aîné.

Les propos de cette femme me font l'effet d'une froideur et d'une dureté sans nom. Je pense "*mais comment peut-elle dire ça alors que cet adolescent a vécu l'exil, la rupture des liens avec sa famille*". Elle m'apparaît hostile. Je trouve le père beaucoup plus modéré et plus proche de Didier.

Justement par rapport à ce statut d'aîné, Didier dit se sentir homme. Il précise même que dans son pays, quand on est l'aîné on s'occupe de sa famille.

Laure l'interroge sur son histoire.

Didier n'était pas l'aîné dans sa famille. Ils ont fui le Bangladesh pour des raisons politiques et ont vécu dans un camp de réfugiés en Inde. C'est son frère aîné qui a organisé son exil. Les autres membres de sa famille sont restés en camp. Didier se demande pourquoi lui a pu être accueilli et pas les autres. Il se sent coupable de manger alors qu'eux n'ont rien. Il correspond avec eux mais cela devient difficile car il

a perdu l'usage de sa langue maternelle et de la langue officielle, l'anglais. Didier en vient à évoquer, pour la première fois, avec beaucoup d'émotion ⁴⁸ la mort de sa mère. Il avait deux ou trois ans quand il l'a vue brûler. Il pleure souvent seul le soir. Jusqu'à cette séance, il ne l'avait jamais dit à personne. Il n'aime pas la France et veut retourner là-bas. Il veut agir.

Et je pense à une consultation d'ethnopsychiatrie pour lui.

Laure lui demande comment cela se passe dans sa famille d'accueil.

Didier parle de disputes voire de gros conflits avec sa mère. Cela peut devenir très violent. Il ne peut pas faire ce qu'il veut et ne comprend pas pourquoi.

La mère intervient et précise "*je ne t'interdis pas de regarder une cassette porno mais pas à n'importe quel moment de la journée. Il y a tes frères et soeurs*".

Pour Didier, les exigences de sa mère n'ont pas de sens par rapport à ce qu'il a vécu. Bien évidemment, Didier n'aime pas le lycée ni ses cours. Avant, il peignait mais il a tout arrêté.

Et là, sans réfléchir, je lui demande pourquoi; je lui suggère même de prendre des cours de dessin -Laure m'interrogera après sur le but de mon intervention; je crois que j'avais dans l'idée qu'avec le dessin il pourrait exprimer son histoire, raconter son pays, transcrire son véritable nom, son nom d'origine ⁴⁹-. Mais mon intervention doit lui sembler bien futile, je n'obtiens pas de réponse.

Laure clôt la séance en proposant un second entretien à Didier sans lui laisser le choix de refuser.

Didier est venu seul à une deuxième séance mais n'a pas donné suite.

⁴⁸ il pleure.

⁴⁹ à moins que ça ne soit le spectre de mon grand-père russe réfugié politique qui a bercé toute mon enfance qui m'ait influencée...

Commentaires

Laure pense implicitement à un traumatisme de l'exil mais aussi à des difficultés d'intégration pour Didier à la fois en France mais aussi dans sa famille d'accueil ⁵⁰. C'est pourquoi, elle le contraint à évoquer son histoire d'exil et à parler de sa famille d'accueil. Pour elle, une telle situation clinique relève de l'évaluation de l'indication d'une analyse. Le simple fait que Didier ait pu évoquer le décès de sa mère laisse entrevoir à Laure la possibilité d'engager un travail. Bien évidemment la perte de la langue maternelle et de l'anglais ne peuvent que résulter d'un refoulement. Pour moi, l'évocation tout à fait nouvelle et exceptionnelle de la mort de sa mère par Didier est à analyser en écho avec les propos de sa mère d'accueil. Même s'il connaissait déjà les faits -on peut le supposer-, le dispositif téléguidé par Laure a fonctionné encore ici. Je pense que Laure a servi d'inducteur implicite grâce à son jeu d'invites à parler adressées tantôt à la mère, tantôt à Didier. Pendant la séance, Didier a relaté des fragments de coutumes propres à son pays ⁵¹, notamment vis-à-vis du rôle primordial et des obligations des fils aînés à l'égard de la fratrie. D'autre part, la francisation de son nom ainsi que sa naturalisation ont contribué définitivement à l'isoler de son groupe d'appartenance. Le dispositif proposé par Laure n'avait pour lui aucun sens et il le précise d'emblée lorsqu'il dit être venu pour sa famille d'accueil et ne pas y croire. De la même façon, il a pointé également que les préoccupations actuelles de sa famille d'accueil lui semblaient bien futiles au regard de ce que vivent encore les siens qui sont restés en camp de réfugiés. Que se serait-il passé si Didier avait été mis en présence de personnes parlant sa langue d'origine et capables d'évoquer devant lui et avec lui l'histoire et les traditions de sa tribu, voire ses réponses thérapeutiques face au désordre dont il est traversé ?

⁵⁰ dont elle interroge implicitement la motivation et le désir à accueillir un enfant de l'exil.

⁵¹ cela m'a donné l'impression qu'il donnait des pistes de réflexion possible à Laure à propos du désordre dont il était traversé.

➤ **Observation n° 4 : Richard ou l'enfant silencieux**

Richard est un garçon de 10 ans. Il a été suivi par l'intersecteur de pédopsychiatrie en 1995 pendant un an. Son père est décédé il y a deux ans.

Il vient accompagné de sa mère. L'enfant se montre inhibé, mutique, se demandant ce qu'il fait là.

Raison de la demande : blocage et lenteur à l'acquisition des connaissances.

Origine : Conseils de l'école.

La maman ouvre l'entretien et précise qu'ils sont venus sur les conseils des deux institutrices.

Laure se présente comme psychanalyste et s'adresse à Richard "*mon travail, c'est d'écouter ce que dit ta maman*".

La maman reprend "il n'est pas très chaud".

Laure à Richard "*tu peux dessiner, jouer, le matériel est sur la table ou dire des choses*".

silence.

La maman parle et me donne l'impression de combler le silence.

Laure à Richard "*c'est difficile de lire, la lecture ça dit une histoire*".

"Non."

à la maman "*quelle est votre histoire à vous ?*"

"Il s'est passé beaucoup de choses."

Laure à Richard "*ton père est décédé, y penser, en parler c'est le rendre présent*".

La maman "je lui avais promis une photo de son père et je ne la lui ai pas donnée."

Laure à la maman "*vous avez connu beaucoup de deuils ?*"

"Une grand-mère."-

à Richard "*tu as des questions à poser ?*"

La maman explique qu'il ne parle pas beaucoup. Elle questionne "blocage ou ?"

Laure à la maman "*qu'avez-vous pensé de la proposition de venir au CMPP ?*"

"J'ai été vexée car dans la vie courante, il bouge, il fait du sport."

Laure à Richard *"du sport ?"*.

"Du foot."

"L'école, c'est difficile ?"

silence.

Laure à la maman *"vexée ?"*

"Je me suis rebiffée sur le coup. En CP, il y a trois ans, il était dans une autre école. C'est l'année où j'étais partie. Il avait du mal. J'étais allée à pas mal de séances. Il ne disait rien. Ca n'avancait pas."

"Vous aussi ?"

"Oui, il ne voulait pas y aller tout seul. Il est allé seul à deux séances et j'ai interrompu. Dans ma tête, c'était le vide."

"Vous êtes venue."

"Oui, c'est pour lui. Déjà une fois... Votre truc ça marche pas avec lui. Il y a eu des efforts du côté des institutrices alors moi aussi de mon côté."

Laure à Richard *"tu te souviens de ce travail avec ta maman puis des deux séances avec le monsieur ?"*

La mère à son fils "tu t'en rappelles ?"

Richard hoche la tête.

Laure à la maman *"quand a eu lieu la séparation ?"*

"Il y a 3 ans ½, peut-être 4."

"Était-ce lié pour vous ? Peut-être est-ce un lien que je fais ?"

"Oui dans l'année, après."

"Et vous avez arrêté..."

"J'ai arrêté. Je n'ai pas eu la patience. J'y suis allée un certain temps !"

Laure à Richard *"qu'est-ce que tu en penses de ce que vient de dire ta maman ?"*

silence.

à la maman *"vous vous attendiez à quel genre de travail ?"*

"Je ne sais pas trop. Ici on aurait essayé de déceler où sont les difficultés scolaires, que scolaires ou je ne sais pas comment vous faites."

Laure explique *"Ici on fait un travail sur la parole"* et décrit l'équipe et les méthodes.

La maman regrette "j'ai demandé personne en particulier pour le premier rendez-vous. Je veux quelque chose qui peut l'aider au niveau scolaire."

Laure à Richard "*Est-ce que tu en souffres ? Peut-être peux-tu imaginer que je sais mais je ne sais pas.*"

silence.

La maman à son fils "ça t'embête à l'école, tu dois les envier. Tu me réponds ! "

silence.

Laure à la maman "*il a des bonnes notes ?*"

"Ca arrive. Il voit que je suis jamais contente. On se fâche beaucoup."

"*Vous vous fâchez ?*"

"Je n'ai plus de patience. Il veut souvent avoir raison."

Laure à Richard "*c'est pas plus mal que tu fasses ton travail tout seul. L'école, c'est à toi, c'est ton lieu.*"

à la maman "*pour vous ?*"

"Ca allait."

"*Son père ?*"

"Tout le contraire. c'était un manuel, il a arrêté à 16 ans."

"*Ce qu'il aimait c'est le monde du travail.*" ⁵²

"Je ne suis pas institutrice."

Laure à Richard "*Il y en a des gens qui veulent t'aider. Ca ne peut venir que de toi.*"

à la maman "*et la mort de son père ?*"

"J'en parle jamais. Ce sont de mauvais souvenirs. Pour eux ce serait important d'en parler."

Laure clôt la séance et s'adresse à Richard "*qu'est-ce que tu en penses Richard ?*"

silence...

⁵² Cette intervention de Laure m'a donné à penser : là elle réhabilite le père aux yeux de Richard, elle lui donne une place ayant une valeur.

Richard viendra à deux autres séances et ne donnera pas suite.

Commentaires

Cette vignette met en évidence que Laure adapte sa technique à chaque situation. Face au silence de Richard, Laure est plus présente dans l'entretien. On relève bien chez elle des tentatives de contraindre Richard à s'exprimer. Ainsi lorsque Richard accepte de répondre à la question concernant le sport qu'il pratique, Laure recentre d'emblée son énoncé autour de sa scolarité ce qui provoque un nouveau mutisme chez lui. Si ces tentatives ne sont pas actives en apparence, je peux me poser la question de leur statut de contrainte à penser. Qu'est-ce qui se passe dans la tête de Richard pendant la séance ? Là encore, je pense l'étiologie de Laure lisible non pas dans les liens qu'elle propose ouvertement (notamment dans sa suggestion d'associer la séparation des parents aux difficultés de Richard) mais implicitement dans ses adresses à la mère.

3.2.3.4. Conclusion

A la lecture de ces vignettes cliniques mettant en scène quatre situations familiales différentes, il me paraît évident que Laure module sa technique en fonction de chaque nouvelle situation et peut-être aussi à chaque nouvelle séance pour une même situation ⁵³. En l'occurrence, les temps de silence n'ont pas été les mêmes dans les quatre entretiens. Ainsi dans l'observation n°4, Laure a beaucoup plus rempli l'espace en échanges avec la mère par comparaison à l'observation n°1. [En fait], *tout individu introduit dans un cadre thérapeutique y transporte avec lui son scénario qu'il cherchera à dérouler une nouvelle fois avec le [thérapeute] comme dans chaque situation de sa vie. [Par son attitude lors de chaque rencontre, Laure cherche à atteindre le même but qu'un guérisseur à savoir] échapper au scénario du patient* ⁵⁴.

Toutefois, je subodore l'attitude de Laure inscrite dans un mouvement de recherche d'indication psychanalytique pour chaque situation. Elle est à l'affût, au décours de chaque rencontre, du moindre élément susceptible de lui fournir l'étayage suffisant pour valider l'orientation vers une analyse d'enfant. Je me réfère, entre autres, à l'observation n°3 et au temps commun d'élaboration dans l'après-coup où Laure m'a fait remarquer que cette situation pouvait relever d'une telle indication car l'adolescent avait réussi à évoquer la mort de sa mère. Je ne peux en rien évaluer les ressorts thérapeutiques du dispositif mis en place par Laure, n'ayant jamais assisté aux séances suivantes. Néanmoins, je sais que sur les quatre entretiens préliminaires, un seul des quatre protagonistes s'est engagé dans un travail. Dans cette perspective, j'ai bien évidemment envie d'interroger la pertinence d'un tel dispositif pour de telles situations cliniques.

En ce qui concerne les autres lieux de pratique de Laure, je peux supposer que sa technique est la même dans le second CMPP mais que, dans son cabinet libéral, elle se rapproche plus de la cure-type compte tenu de la population consultante uniquement adulte.

⁵³ Mais je ne peux qu'en faire le postulat !

⁵⁴ T. Nathan, L. Hounkpatin, *La Parole de la Forêt Initiale*, Editions Odile JACOB, Paris , 1996, pp 154-155.

4. DISCUSSION

4.1. ELEMENTS DE TECHNIQUE, OUTILS

Il est évident que pour saisir réellement l'effet, voire les ressorts, du dispositif thérapeutique mis en place par Laure, il aurait fallu que je sois, moi-même, en position de patiente; ce qui n'a pas été le cas. Dans le cadre des entretiens préliminaires, Laure parle préférentiellement d'écoute analytique plutôt que de psychanalyse. Les psychanalystes prétendent que les entretiens préliminaires sont différents des séances elles-mêmes⁵⁵. Pour eux, les "véritables" séances, ce sont celles qui servent de cadre au travail analytique⁵⁶ déjà engagé. Si cela était fondé, alors mes observations ne devraient en rien laisser voir la technique de Laure. C'est pourquoi, je m'attacherai autant que faire se peut à rendre saillants, s'ils existent, *ses outils*.

Pour chaque situation, Laure s'adresse à un moment donné spécifiquement à la personne désignée comme "porteuse" du symptôme. Elle donne l'impression de vouloir *briser l'ordonnement du sens immédiat pour être introduite à des mouvements de plus en plus cachés*⁵⁷. Cela a pour effet, quand l'enfant ne répond pas, d'appeler les parents à prendre la parole à la place de celui-ci. Laure affirme ne pas s'inscrire dans une visée de guérison. Elle préfère se référer à une recherche d'effet de soin. A la suite de D. Vasse, elle s'appuie sur la distinction entre soigner et guérir⁵⁸ et cherche exclusivement à "*transformer un malheur en une misère banale*"⁵⁹.

Pour moi, les outils de Laure en entretien préliminaire, seraient, entre autres et déjà, ses silences et ses interventions teintées parfois d'interprétation. A ce stade, ils pourraient constituer une tentative d'accroche pour induire chez le consultant une contrainte à revenir. En effet par le dispositif psychanalytique même hétérodoxe⁶⁰ -LE fauteuil, LE divan, les chauffeuses et la table à dessin-, si on accepte de se dégager de l'explication théorique officielle en termes de neutralité et de symbolisation de l'inconscient, la procédure d'influence devient perceptible au travers de

⁵⁵ ce qui explique à la fois leur nom spécifique et surtout l'autorisation donnée à un stagiaire-chercheur d'y assister !

⁵⁶ dans l'essence que lui conçoivent les analystes...

⁵⁷ T. Nathan, L. Hounkpatin, *op. cit.*

⁵⁸ il est vrai que tout au long de nos entretiens, Laure s'est attachée à se différencier du guérisseur traditionnel en se référant à la conceptualisation de D. Vasse.

⁵⁹ comme le disait Freud.

⁶⁰ mais que Laure estime conforme à la déontologie dans le cadre de psychanalyses d'enfants.

chaque vignette clinique où on pressent que toute tentative d'évocation singulière de chacun sera inéluctablement rapportée à la théorie psychanalytique en termes de résistances ou de défenses. Les consultants se retrouvent seuls face à Laure lui prêtant ainsi une connaissance de leur souffrance qu'ils viennent lui déposer.

Dans un tel contexte, que peut produire le silence de Laure sinon une formidable contrainte à penser ?

Ou encore que représentent ses interprétations sinon des vérités contenant dans leur essence la théorie psychanalytique aboutissant elles aussi à mettre en branle la machine à penser ⁶¹?

C'est pourquoi, quand il est assuré que le patient se découvre par lui-même, j'ai tendance à croire que ses découvertes sont le fruit d'une fabrication lente et subtile issue du dispositif ⁶²...

Néanmoins, il peut arriver à Laure de s'éloigner du cadre orthodoxe induit par le dispositif analytique lorsque la situation se révèle buter sur une impasse. Laure souligne elle-même que "*ce qui compte pour [elle], c'est la réaction du patient*". Autrement dit qu'importe ce qu'elle dit pourvu que cela soit opérant. Cette façon qu'a Laure de décrire ses interventions (scansions ?) me rappelle la définition de L. Hounkpatin à propos des "paroles à l'envers" *yorubas*. Pour lui, "*il ne s'agit pas seulement d'éviter le piège du sens immédiat; il faut casser la logique pathologique qui laisse le patient tourner dans une quête infinie, il faut la faire voler en éclats [...]*." Ainsi, à l'occasion d'un travail engagé depuis près d'un an avec un enfant énurétique né d'un couple mixte et dont le père était incarcéré pour des actes délictueux (la mère était française et le père marocain), Laure, trouvant que le travail piétinait, a quitté son attitude d'écoute flottante pour, dirons-nous, intervenir dans la réalité de son patient. Laure est une personne excessivement curieuse et érudite. Entre deux séances, elle a pensé au rituel de circoncision ⁶³. C'est ainsi qu'elle a pris le parti d'expliquer à l'enfant ce que signifiait la circoncision chez les musulmans. Elle a évoqué le rituel dans sa généralité sans chercher à savoir si l'enfant était circoncis ou s'il avait connaissance de ce rite. Elle s'est presque mise en position d'éducateur ⁶⁴. Elle a signifié à l'enfant que son père devait être dans la culpabilité ⁶⁵ de ne pas lui avoir appliqué le rituel. Les séances avaient lieu en présence de la mère qui était peu prolixe. L'intervention de Laure a été opérante à

⁶¹ Commentaires de T. Nathan : "*Je reconnais là ce que nous faisons lors de la construction d'une interprétation [...] Certaines interprétations restent efficaces des années après comme si elles avaient créé dans l'être de la personne une sorte de faille volcanique : à la fois une sphère d'incompréhensible et un noyau d'où sort un flot de sens*", in T. Nathan, L. Hounkpatin, *op. cit.*

⁶² en d'autres termes, quel type de patients fabrique le CMPP ?

⁶³ cette limite clinique devait beaucoup l'interroger.

⁶⁴ Laure préfère dire qu'elle a transmis à l'enfant l'explication de ce rite à la place du père défaillant.

⁶⁵ la grille psychanalytique reste bien évidemment le modèle explicatif de base.

deux niveaux. D'abord, l'énurésie de l'enfant a stoppé net. D'autre part, la maman s'est mise à évoquer des fragments de son histoire et notamment l'engagement de sa propre mère dans la religion catholique qui avait failli aboutir à un noviciat ⁶⁶...

4.2. IMPRESSIONS GENERALES

Pour moi, Laure a parcouru une initiation très longue. Elle est devenue thérapeute à part entière le jour où elle a senti qu'elle ne retirait plus rien des autres au cours de séminaires mais ne faisait plus que les nourrir de sa substance théorique.

Je me demande même si sa prise de position lorsqu'elle travaillait dans le foyer pour adolescentes contre la position institutionnelle (et donc sa démission) serait une attitude qu'elle adopterait encore aujourd'hui. Serait-elle si radicale ou composerait-elle avec ce qui lui était imposé ? Laure évoque elle-même qu'avec "*le temps, on est plus modéré*".

Conformément au point de vue de T. Nathan, je postule que la théorie est viscéralement liée à Laure. Je me réfère, pour affirmer cela, aux échanges si passionnants, si riches mais si perturbants pour moi que j'ai eus avec elle et à cette faculté dont elle fait preuve de pouvoir tout réinterpréter à la lumière d'une grille psychanalytique. Elle affiche une maîtrise de la théorie qui me fascine. La théorie est en elle, elle l'imprègne, elle est son essence et sa vie maintenant. Elle est capable, à chaque fois, de créer du sens d'une manière tout à fait singulière.

Elle est véritablement thérapeute et par rapport à ses affiliations et à ses influences, je ne la pense pas d'une obédience dogmatique. En effet, bien que son analyste ait fait partie du Quatrième Groupe ⁶⁷, bien que Lacan l'ait marquée, bien qu'elle ait eu envie de rester à l'EFP s'il n'y avait pas eu les turbulences que l'on connaît, je crois que Laure a réussi à construire au fil du temps sa propre théorie et sa propre pratique. Je fais d'ailleurs l'hypothèse que ce sont justement ces querelles de chapelle qui ont freiné son cheminement vers le statut de disciple pure et dure. Elle relate d'ailleurs cette période en inscrivant les analystes de sa génération dans une mouvance. Dans nos entretiens, elle a fait référence au deuil que doit faire tout psychanalyste et qui touche au fait qu'il ne peut pas tout entendre pendant une séance, lui permettant ainsi de dépasser l'idéalisation de sa position qu'il peut ressentir au début de ses premières analyses. Aujourd'hui,

⁶⁶ ce qui aurait eu pour conséquence sa non conception !

Laure fait appel à tous les courants psychanalytiques qui ont du sens pour elle et qui correspondent à sa propre façon de penser le monde. Elle me semble, de ce fait, affiliée préférentiellement à la Psychanalyse avec un grand P.

Si je fais un rapide survol de son histoire, j'ai envie de postuler qu'elle a été métamorphosée, qu'elle est le résultat d'une fabrication spécifique. Je pense d'emblée, à ce glissement de l'utilisation de ses sens, à cet intérêt passionné pour le cinéma qui va en s'amenuisant. Je pense aussi à ce changement d'attitude évoqué dans l'histoire du CMPP ⁶⁸. Elle a gardé, toutefois, son engouement pour l'érudition. Elle lit beaucoup, elle est curieuse de vraiment tout, elle connaît plein de choses. Toutes ses particularités intellectuelles, je les associe, d'abord, à sa culture familiale ainsi qu'à la stimulation cérébrale de ses parents. Quand Laure me confie que, à la suite des deux décès qui ont marqué sa vie, il lui est arrivé quelque chose de positif comme si ceux-ci lui avaient insufflé de l'énergie, je ne peux pas m'empêcher de penser aux rituels traditionnels de fêter les morts et de prêter aux ancêtres le pouvoir de recréer la vie.

On peut se poser la question de savoir si les deux premiers contrôles où Laure s'était plus impliquée à la fois au niveau institutionnel et personnel, n'ont pas constitué pour elle des mini-analyses un petit peu déguisées. Quant au contrôle actuel où il n'est plus du tout question, d'après Laure, d'institution ou d'histoire personnelle mais uniquement de cas cliniques, à quoi correspond-il ? De quel intérêt bénéficie Laure ? Que retrouve-t-elle de si précieux dans l'humanité, la sensibilité qu'elle prête à son contrôleur ? Lorsque Laure était membre de l'EFPP, elle n'était pas en contrôle, à ce moment-là, avec un analyste de cette école. Par contre au niveau du Quatrième Groupe, son analyste-contrôleur a correspondu avec ses quatre années d'adhésion à cette même école. Aujourd'hui, son contrôleur est membre de l'Institut et Laure n'éprouve aucun besoin de l'y rejoindre. Elle déplore même les procédures d'affiliation que les dirigeants y imposent ⁶⁹.

⁶⁷ et qu'elle reconnaisse, à son propos, avoir dû liquider son propre transfert à son endroit.

⁶⁸ cela concerne l'image qu'elle donnait à voir d'elle à ses débuts et comment aujourd'hui elle peut incarner l'âme d'une institution.

⁶⁹ Une de ses amies est actuellement en démarche d'affiliation à L'Institut et il est exigé d'elle qu'elle ait en analyse des analysants à raison de trois séances hebdomadaires !

4.3. CARREFOURS

Je cherche effectivement à découvrir chez Laure le lien qui existe entre sa décision ferme et définitive survenue après son licenciement à devenir analyste, autrement dit cette recherche immédiate d'un analyste didacticien ainsi que cette organisation tout à fait carrée et pragmatique de ses études, et son histoire. Dans cette perspective, je suis envahie par une représentation métaphorique du fait psychique et de son enveloppe contingente que je ne parviens pas à écarter s'agissant de Laure. Je m'imagine un oignon vierge de tout épluchage qui s'effeuillerait couche après couche au rythme des événements de vie. Par réaction de survie, pour éviter d'atteindre la dernière robe, il est impératif de lui créer une nouvelle couche de protection. Autrement dit de commencer une psychanalyse...

Je situerais plusieurs moments importants dans la trajectoire de Laure.

- ✂ Je suppose l'émergence d'un premier noeud pendant son adolescence, lorsqu'elle accompagne sa soeur sur son lieu d'internat de psychiatrie et qu'elle rencontre la folie. A l'évocation de cet épisode, Laure elle-même a postulé que ses parents n'avaient certainement pas évalué l'impact d'une telle confrontation. D'autre part, elle a parlé aussi d'une reprise du flambeau pour elle quelque vingt ans plus tard. Ce jour-là, ses paroles m'ont donné l'impression qu'il existait une trace traumatique.

- ✂ Je vois une seconde période cruciale en 1964 au moment de son départ pour l'Angleterre. 1964 correspond à l'année de la mort de son frère et à l'interruption brutale de ses études de français. Laure semble être partie sans regarder derrière elle ⁷⁰ même si elle savait qu'en Angleterre, elle avait un poste d'assistante qui lui était réservé et que là-bas quelqu'un l'attendait...

- ✂ Survient alors cette année de latence qui suit son retour d'Angleterre. Deux ans ont passé. Laure ne retourne pas dans le sud de la France près du cocon familial mais migre vers la Capitale. Elle arrive sur Nanterre dans cette faculté à proximité de bidonvilles. Elle ressent une atmosphère oppressante autour d'elle et évoque volontiers cette période en termes de sentiment d'inutilité, d'année perdue, d'un "nada". Qu'est-ce qui s'est passé en Angleterre ? Quelles sont les rencontres qu'elle a faites à son retour en France puis tout au long de cette

⁷⁰ elle ne prend aucun renseignement au sujet de ses études universitaires.

année ? On peut supposer que certaines d'entre elles furent très importantes pour Laure ⁷¹. Elle a évoqué des amis et connaissances qui étaient déjà en analyse. Est-ce à cette époque qu'elle a fait leur connaissance ? On peut le postuler puisque, antérieurement, elle n'était pas étudiante sur Paris.

✂ J'imagine un quatrième noeud avec mai 68, ce mouvement très politisé qui a dissimulé la quête utopique d'une société idéale et a eu tant de conséquences sociales individuelles et collectives. L'émergence de ces nombreux groupuscules politiques qui ont envahi la sphère personnelle et collective. Toute cette masse de jeunes pour lesquels la vie a paru commencer en 68, comme si jusque-là, ils n'avaient pas su ce qu'ils voulaient. Certains même pour qui il était devenu naturel de se mettre dans la peau de tel modèle parce que, à leurs yeux, c'était ce qu'on attendait d'eux. Mai 68 a rimé avec fracture, bascule, blessure pour nombre d'entre eux vis-à-vis de la société de consommation, de l'idée du travail, des rapports entre les gens, de la différence entre les sexes et de la conception de l'éducation des enfants. L'effraction qui s'est jouée là de l'enveloppe cognitive de chacun n'a pas abouti pour tous à l'accession à un monde référentiel suffisant capable de les affilier à un groupe d'appartenance. A l'issue du mouvement, beaucoup sont restés déliés. Combien d'entre eux se sont engagés dans une analyse parce qu'ils se sont sentis déprimés, perdus ⁷² ? Si un lien intellectuel a uni la psychanalyse et mai 68 ce ne peut être que celui d'une initiation pure et simple... L'infiltration insidieuse et multiple de la psychanalyse... Laure dit elle-même avoir été très influencée par tous ces événements mais en avoir tiré profit.

✂ Enfin surviennent son licenciement de la revue *Jardin des Modes*, où elle était promise à un brillant avenir, et son refus de suivre l'équipe dans une autre rédaction comme si la rupture était d'emblée consommée. Et je repense à mon oignon qui n'a plus d'autre issue que d'être emballé, contenu... Pour moi, Laure ne peut alors que commencer une analyse et s'engager dans un cursus de formation psychanalytique. C'est ce qu'elle fit...

Pour sa part, Laure ne lie aucune de ses tranches d'analyse à des événements douloureux déclencheurs. Si pour elle, le licenciement l'a conduite à réfléchir sur la carrière de journaliste et à la remettre négativement en question, son entrée en analyse tient essentiellement à l'obligation théorique d'avoir été analysé pour devenir psychanalyste. Son engagement dans une nouvelle

⁷¹ elle en parle d'ailleurs dans ces termes.

⁷² sources : France 2, mai 1998, *Lignes de vie* et France 3, avril 1998, *La preuve par Trois*.

tranche, elle le rapproche plutôt d'un sentiment d'incompétence professionnelle ainsi que d'un questionnement épistémologique et existentialiste à propos de son rôle d'analyste et de sa propre efficacité. Là encore, pas de traces d'événements traumatiques, puisque, d'après elle, concomitamment, elle n'avait pas de cas cliniques difficiles qui auraient pu la mettre en difficulté. Néanmoins, j'introduirais une nuance dans l'état d'esprit de Laure au moment de son engagement dans chacune de ses deux tranches d'analyse. Si pour la première, il était uniquement lié à une obligation théorique et n'avait pas de caractère inéluctable, pour la seconde, il le fut plus dans une quête initiatique incontournable. Laure ne précise-t-elle pas que cette deuxième tranche de quatre ans a été beaucoup plus féconde en associations et en travail sur elle-même que la toute première qui a duré, elle, huit ans ?

4.4. CONCLUSION ?

C'est pourquoi, au regard de la trajectoire de Laure, mon hypothèse n'apparaît ni confirmée ouvertement, ni infirmée. En fait, je n'y relève pas de traumatisme reconnu comme tel mais rien ne prouve qu'il n'en existât pas un ! Et c'est là qu'apparaît la difficulté à la fois méthodologique et théorique de cette recherche. Quand bien même un traumatisme aurait existé, la psychanalyse dans son essence interdit tout aveu d'un tel événement ⁷³ tout comme elle réfute la moindre évocation de l'élément le plus essentiel : l'analyse personnelle du psychanalyste dont rien n'est jamais dit. En d'autres termes, la psychanalyse prétend ne pas initier et dément l'existence fondatrice d'une maladie initiatique. On notera que cette position est aux antipodes de celle des thérapeutes traditionnels qui précisément racontent avec force de détails les troubles qui ont accompagné leur maladie initiatique grâce à laquelle ils sont justement devenus démiurges à l'infini.

Concernant Laure, comme je l'ai montré précédemment, des événements importants sont venus reparamétrer son parcours personnel et professionnel et l'inscrire dans un mouvement hélicoïdal incontournable devant la conduire vers la psychanalyse. Par conséquent, elle n'est pas le résultat d'un destin singulier mais bien d'une fabrication particulière ⁷⁴ qui l'a portée jusqu'à devenir une psychanalyste capable à son tour d'initier les novices.

⁷³ elle n'a pas intégré cette notion de maladie initiatique pour des raisons de scientificité et reconnaissance sociale.

⁷⁴ y compris dans son cursus psychanalytique. En effet que serait-elle devenue si elle avait été analysée par Green ou par Lacan ou encore si elle était restée membre de l'EFP ?...

5. EPILOGUE

Notre société occidentale ne se réfère qu'à un monde, celui du langage officiel scientifique (que dire des mondes de nos guérisseurs de campagne ?). Les sociétés traditionnelles en appellent à plusieurs mondes. Leur philosophie pense la création de l'humain à partir de non humains alors que dans notre société occidentale, l'humain descend de l'humain et fabrique de l'identique. N'est-ce pas cette société censée détenir la vérité à tendance universalisante qui fabriquerait la psychopathologie ? Notre société transmet par éducation principalement alors que les sociétés traditionnelles transmettent essentiellement par métamorphose, par fracture, par transformation. Mais notre société n'aurait-elle pas dans ses tréfonds la façon de transmettre des sociétés traditionnelles mais édulcorée, des initiations a minima ? Avec l'affluence des mariages mixtes, le taux d'immigration que l'on connaît, ces naissances à souches multiples, ne verrions-nous pas s'opérer un glissement de notre philosophie et une contrainte à intégrer celle des sociétés traditionnelles qui viennent là montrer la limite du monde occidental, de sa pensée universalisante et revendiquant la vérité ⁷⁵ ?

Avec cette nouvelle couche sociale, issue du chômage et génératrice de marginalisation, ne sommes-nous pas obligés de porter un autre regard sur leur souffrance et de leur offrir un dispositif thérapeutique adapté ? Car, comment la psychanalyse peut-elle expliquer en terme de phénomène intrapsychique, ce traumatisme induit que constituent le chômage et son engrenage ?

Et je ne peux pas m'empêcher de me demander pourquoi on ne resacraliserait pas la psychanalyse ? Freud et Charcot, entre autres, se sont attachés au début du siècle à "laïciser les démons" ⁷⁶, pourquoi ne pas parcourir aujourd'hui une voie théorique inverse en poussant plus loin encore le génie de Ferenczi ⁷⁷ dans ses propositions techniques ? Il a critiqué son analyse mutuelle en la rejetant mais sa mort est survenue trop tôt pour qu'il puisse tirer profit des résultats qu'il jugeait insatisfaisants. Quelles pistes aurait-il ouvertes ? A nous de reprendre ses travaux et d'aller plus loin en faisant partie de ces apprentis dont parle I. Stengers ⁷⁸.

⁷⁵ N. Zajde, LE TRAUMATISME, in T. Nathan et al, *Psychothérapies*, éditions Odile Jacob, Paris, 1998, pp 225-237.

⁷⁶ j'emprunte cette expression à Tobie Nathan.

⁷⁷ "Ferenczi [...] savait [...] que les détours, en ce qui concerne le savoir, ne sont jamais inutiles du moment que ceux qui s'y sont engagés sont capables d'admettre que la perplexité et l'ouverture qu'ils ont gagnées ont plus de valeur que le maintien d'ambitions auxquelles la réalité a donné tort". I. Stengers, L Chertok, *op. cit.*

⁷⁸ I. Stengers, Le Médecin et le Charlatan, in T. Nathan et I. Stengers, *Médecins et sorciers.*, coll. Les empêcheurs de penser en rond, Paris, 1995, pp 154-155.

Bien évidemment, il n'est pas question d'inventer un nouveau système de penser le monde, de penser un monde qui permette d'appréhender les mondes. On ne va pas recréer un mythe, les mythes existent. L'ethnopsychiatrie comme approche de la psychopathologie, adogmatique, curieuse de ce qui se passe ailleurs, peut permettre par son panachage théorique, clinique et méthodologique, une émergence exceptionnelle et originale qui serait en mesure non pas de faire disparaître la psychopathologie, mais de redonner peut-être un peu d'humanité aux personnes qui se distinguent des autres d'une manière pouvant paraître étrange. Il y aura toujours des groupes de personnes qui jugeront les autres, qui les étiquetteront parce que je crois que l'homme occidental possède cette philosophie du monde. L'idée me vient en fin de compte que lorsqu'on parle de désordre psychique ou de souffrance, c'est peut-être justement cette société-là qui en est la cause. Elle renvoie à l'être humain des représentations du monde qui ne sont pas les siennes et qui lui sont intolérables. Il ne peut que se sentir en marge ou rejeté et n'a d'autre issue que de souffrir ou de se particulariser. La société fait souffrir l'humain; il ne souffre pas de lui-même. On touche ici à la problématique voire à la différence cruciale qui existe entre l'approche psychanalytique et l'approche traditionnelle du désordre psychique : si on colle le symptôme à la personne et que l'on inscrit l'étiologie sur la base d'un conflit interne, l'humain n'a pas d'autre alternative que de souffrir isolément et d'avoir besoin au final et pour une durée inconnue d'un psychanalyste.

Néanmoins, il me semble qu'il existe un écart phénoménal entre ce qui est énoncé théoriquement, ce qui est mis en mots sur la base des concepts préétablis de la psychanalyse et ce qui se passe réellement sur la scène analytique. On ne saura jamais vraiment quels en sont les ressorts puisqu'elle nous est interdite... et ne fait, par conséquent, qu'entretenir cette suspicion. A moins d'entrer en analyse... Que donnerait l'idée de projeter une ouverture de la recherche vers l'analyse d'une analyse ? Autrement dit, je commence une analyse et j'élabore au décours des séances ma propre fabrication ? Quelle est la faisabilité d'un tel sujet ⁷⁹? Bien évidemment la difficulté réside dans la persuasion de l'analyste au risque de le voir mettre ce projet sur le compte de mes résistances, comme il en est des habitudes des psychanalystes. N'ont-ils pas ce génie, en effet, de transformer en symptômes tout ce qui va à l'encontre de leur théorie ?

⁷⁹ En d'autres termes, quel est l'analyste qui acceptera la présence a minima d'un magnétophone voire mieux d'un caméscope pendant mes séances ?

6. REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ETHNOPSYCHIATRIE

CHERTOK L., STENGERS I.

— *L'hypnose, blessure narcissique*, coll. Les empêcheurs de penser en rond, Synthélabo, Paris, 1990.

DEVEREUX G.

— 1967 : *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, coll. Aubier, Flammarion, Paris, 1980.

DE PATOULLARD Inocybe.

— "*Psychanalyse des psychanalystes : première partie*" in Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie, n°32, pp. 81-102, La Pensée Sauvage, éditions, 1996.

NATHAN T.

— "Fabrication des thérapeutes" in *Thérapeutiques*, cours de Maîtrise, PsychoCNED, 1996, pp 29-65.

— "*Fabriquer un thérapeute. Première partie : Théories et invisibles non humains*" in Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie, n° 32, pp. 7-24, La Pensée Sauvage, éditions, 1996.

— 1988 : *Psychanalyse païenne*, éditions Odile Jacob, Nouvelle édition, Paris 1995.

— *L'influence qui guérit*, éditions Odile Jacob, Paris, 1994.

— QUEL AVENIR POUR LA PSYCHOTHERAPIE ?, in P. PICHOT et T. NATHAN, *Quel avenir pour la psychothérapie ?*, coll. Les empêcheurs de penser en rond, Synthélabo, Paris, 1998.

NATHAN T. et HOUNKPATIN L.

— *La Parole de la forêt initiale*, éditions Odile Jacob, Paris, 1996.

NATHAN T. et al.

— *Psychothérapies*, éditions Odile Jacob, Paris, 1998.

NATHAN T. et STENGERS I.

— *Médecins et sorciers*, coll. Les empêcheurs de penser en rond, Synthélabo, 1995.

STENGERS I.

— *La volonté de faire science*, à propos de la psychanalyse, coll. Les empêcheurs de penser en rond, Synthélabo, 2^{ème} édition, Paris, 1996.

PSYCHANALYSE

BEAUCHAMP N.

— CURSUS ET FORMATION, in LECLAIRE S. et l'A.P.U.I., *Etat des lieux de la Psychanalyse*, Albin Michel, Paris, 1991, pp. 67-107.

BOKANOWSKI T.

— *Sándor Ferenczi*, coll. Psychanalystes d'aujourd'hui, PUF, 1997.

BRODEUR C.

- "Profil d'un Psychanalyste, réflexions sur le métier d'analyste" in *Le métier d'analyste*, Le Coq Héron, n° 101, 1987, pp. 61-74.

CHEMOUNI J.

- *Histoire de la Psychanalyse en France*, Que sais-je ?, PUF, 1991.

COSTECALDE A., GARATE-MARTINEZ I., & CO.

- *Devenir psychanalyste*. Les formations de l'inconscient, L'espace analytique, Editions Denoël, Paris, 1995.

DIATKINE G.

- *Jacques Lacan*, coll. Psychanalystes d'aujourd'hui, PUF, 1997.

DUPARC F.

- *André Green*, coll. Psychanalystes d'aujourd'hui, PUF, 1996.

FREUD S.

- 1915 : *Introduction à la Psychanalyse*, coll. Bibliothèque Scientifique, PAYOT, Paris, 1961.
- 1909-1910 : *Cinq leçons sur la Psychanalyse*, Petite Bibliothèque PAYOT, Paris, 1973.
- *La technique psychanalytique*, PUF, Paris, 12^{ème} édition, 1997.
- 1926 : *La question de l'analyse profane*, coll. folio/essais, Gallimard, Paris, 1998.
- La thérapie analytique, in M.-TH. LAVEYSSIERE, *Freud, Choix de textes*, coll. Médecine et Psychothérapie, MASSON, Paris, 1996, pp. 136-162.
- Civilisation et culture, *Ibid.*, pp. 201-215.
- Qu'est-ce que la Psychanalyse ?, in D. DREYFUS, *Freud, Psychanalyse, textes choisis*, PUF, 12^{ème} édition, 1997, pp. 7-22.
- Les concepts fondamentaux, *Ibid.*, pp. 23-60.
- Domaines d'application, *Ibid.*, pp. 61-152.

MACIAS M.

- *Un Psychanalyste engagé*, André GREEN, conversations avec M. MACIAS, Calmann-Levy, 1994.

MANNONI O.

- *FREUD*, coll. Ecrivains de toujours, SEUIL, 1968.

MENAHÉM R.

- *Joyce McDougall*, coll. Psychanalystes d'aujourd'hui, PUF, 1997.

QUILLIOT R. et R.

- 1991 : *Les critiques de la Psychanalyse*, Que sais-je ?, PUF, deuxième édition, 1992.

TISSERON Y.

- *Du Deuil à la Réparation*, "Anna O" restituée à Bertha Pappenheim : naissance d'une vocation sociale, Des Femmes, 1986.